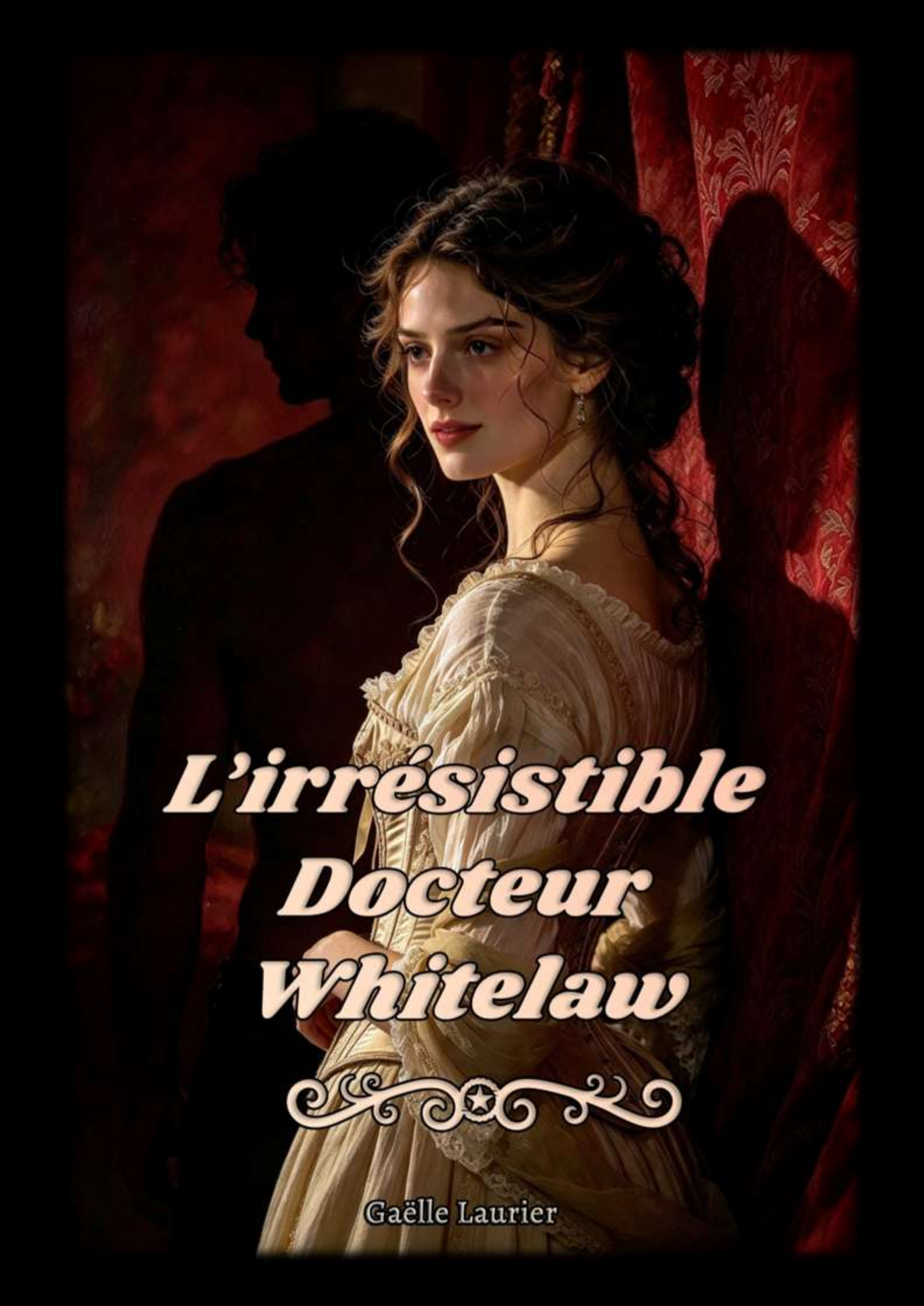

L'irrésistible
Docteur
Whitelaw
Gaëlle Laurier

L'irrésistible

Docteur Whitelaw

Gaëlle Laurier

Nous sommes en 1885.

Elisabeth… hum, pardon… Kate vient d'arriver par le train afin de rejoindre son fiancé, le docteur James Whitelaw. Ne le connaissant qu'au travers d'une correspondance enflammée, la douce ingénue totalement éprise rêve de découvrir ces moments passionnés promis au travers de ses missives.

Premier petit souci, ces lettres ne lui étaient pas adressées, elle les a dérobées et a pris l'initiative de l'épouser, s'attribuant l'identité de la véritable fiancée qui s'est désistée sans prévenir.

Petit souci numéro deux, le docteur est parfait, plus que parfait, presque parfait. Et ce petit quelque chose de particulier qui fait de lui la risée des dames a le don de semer le trouble dans le cœur de la demoiselle.

Mais que se passera-t-il lorsqu'il saura qu'il a été dupé ? À moins que des choses bien plus graves ne se trament à Baker City.

Ce texte est distribué gratuitement et exclusivement sur le blog gaellelaurier.fr.
Il peut faire l'objet d'une chronique, sous réserve d'une demande préalable auprès de l'autrice et de son accord. Cette histoire est une œuvre de fiction. Les personnages, les intrigues et les dialogues sont issus de l'imagination de l'autrice. L'intelligence artificielle a été utilisée en tant qu'outil d'assistance dans le processus de création de cette œuvre, notamment pour la correction et la relecture des textes, la structuration et l'organisation rédactionnelles, la réalisation de l'illustration de couverture.

Tous droits réservés. Toute reproduction, diffusion ou utilisation de ce texte, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite préalable de l'autrice.

Chapitre 1. L'arrivée à Baker City.

C'était un après-midi de juin. Je venais de descendre du train et je patientais sur le quai de la gare de Baker City. Accompagnée de mes bagages, je soupirai tout en observant le quai se vider des passagers qui rentraient chez eux. J'étais à bout de souffle face à cette nouvelle vie qui commençait.

Toute ma vie était dans ces malles. Mes robes, mes châles et mon manteau. Mes chemises, culottes et corsets ainsi que mes bas. Sans oublier mes chaussures. J'avais également apporté mes livres, divers objets dont je ne voulais pas me séparer, tous ayant une valeur sentimentale à mes yeux. Et enfin, ce qui constituait ma dot. Rassemblée par ma tante, un service en porcelaine, des couverts en vermeil, des nappes et même du tissu assorti pour les rideaux. J'étais prête à me marier. Du moins si le docteur Whitelaw, mon fiancé par correspondance avait bien voulu m'attendre.

J'étais très en retard sur ce qui était prévu. Et pour cause, je n'étais pas celle qu'il attendait. Enfin, pas vraiment. Il voulait une jeune femme douce, faisant la cuisine et capable de l'assister dans son cabinet et j'avais bon espoir d'être celle dont il avait besoin.

Tout avait commencé lors d'un dîner chez les Jones, j'avais été engagée afin de faire le service. Ce genre de soirée n'était pas très valorisante, mais elle me permettait de gagner un peu d'argent.

Après le repas, Katherine Jones, la fille de mon employeur, s'était esquivée avec ses amies pour prendre le thé au petit salon. Elles gloussaient derrière leurs éventails et leurs gants brodés et j'écoutais leurs discussions tandis que je me tenais derrière le petit groupe, prête à remplir les tasses au besoin. L'argent, leurs toilettes, les hommes, les ragots. Cela n'était pas bien différent des discussions des filles du saloon où j'avais grandi. Je m'apprêtais à quitter la pièce pour ramener du thé lorsque la demoiselle avait exhibé une liasse de lettres entourées d'un ruban. Ce qui avait piqué ma curiosité.

— Et voici les fameuses correspondances dont je vous ai parlé ! Je ne compte pas les garder puisque j'ai enfin trouvé l'époux idéal ici à New York. Certes, l'idée d'épouser un médecin plaisait beaucoup à mère, mais il vit si loin. Et je ne l'ai jamais vu. Qui sait, il est peut-être repoussant, s'était-elle moquée, accompagnée de ses amies.

— Mais comment vas-tu lui annoncer cela ? avait demandé la plus jeune.

— Je lui ai déjà écrit pour lui dire que je ne l'épouserais pas. Je lui ai expliqué que j'avais rencontré un homme bien plus intéressant ici, un banquier fortuné. Après tout, il vit à des milliers de kilomètres. Il finira bien par comprendre que je ne viendrais pas.

— Mais c'est cruel ! m'étais-je aventurée à répliquer.

Le regard qu'elle avait alors jeté de haut en bas sur ma personne en disait long sur ses pensées. Je sentais la remarque cinglante me foudroyer sur place.

Elle n'en fit rien et proposa à ses amies d'aller boire le thé sous la véranda. Je m'apprêtais à les suivre quand, restée en arrière, elle m'arrêta.

— Ce qui est cruel, c'est de se dire que jamais l'on aura la chance d'épouser un gentleman. Un paysan sans éducation et pas trop regardant à la vertu de son épouse tout au plus. Ou un client, vieux et laid. Tandis que moi, j'ai le choix entre les plus beaux partis.

Quelle chipie sans cœur !

J'appris ensuite qu'elle avait promis sa main à un riche banquier de la région. En fait, il n'y avait aucun sentiment dans son choix si ce n'était celui de garder un statut élevé dans la société. Pauvre docteur, il avait reçu une lettre lui annonçant qu'il ne verrait jamais sa fiancée. Je ne pouvais imaginer sa déception. Katherine Jones était décidément une peste, et ce depuis l'âge tendre. Elle avait choisi son banquier sans se soucier le moins du monde de la peine qu'elle pouvait infliger à cet homme.

Elle avait jeté les lettres dans l'âtre avant que toutes quittent la pièce. Intriguée par cette histoire, je m'étais empressée de les écarter des flammes à l'aide du tisonnier et je les avais récupérées. Elles étaient en partie noircies, mais le feu n'avait encore rien détruit. J'étais alors si curieuse de connaître leur contenu, que pouvaient bien se dire de futurs amants ? Je les avais dissimulées dans une serviette, cachées dans mon tablier afin de les lire plus tard.

Et cela avait été la révélation.

Je n'avais entre mes mains que les lettres de cet homme inconnu, mais dont la prose m'avait mise en émoi. Il devait être galant et tendre, ne songeant qu'au bonheur de sa promise. Et celle-ci l'avait écarté sans un mot.

Le trajet terriblement long qui nous séparait se faisait en train, puis au moyen d'une diligence pour se poursuivre de nouveau par le chemin de fer nouvellement installé dans la région. Cela m'avait donné tout le temps nécessaire pour m'y préparer, relire encore et encore sa correspondance et me glisser peu à peu dans la peau de sa fiancée.

Si Katherine Jones ne l'estimait pas assez bien pour elle, pour moi Elizabeth Thatcher il l'était amplement.

Je cherchai du regard la pendule au bout du quai. À cette heure, le pauvre devait croire que sa fiancée ne viendrait jamais. Katherine lui ayant annoncé qu'elle ne viendrait pas, il devait croire que tout était terminé entre eux. Quant à moi, je ne pouvais prendre le risque de lui écrire avant mon arrivée, de peur qu'une réponse ne compromette ma supercherie. J'espérais le rassurer très vite. Tout en priant pour qu'il n'ait pas décidé de porter son intérêt sur une autre fiancée entre-temps.

Mais à cet instant, j'étais perdue. Je ne pouvais m'éloigner de mes affaires afin de trouver quelqu'un qui accepterait de m'aider. Le chef de gare, un homme au teint mat et aux cheveux grisonnants, s'approcha de moi.

— Vous devez dégager la voie madame, sinon vous allez gêner les techniciens de la locomotive.

— Je le sais bien, mais… je ne connaissais personne qui pourrait me conduire à destination, fis-je prenant des allures de grande dame de la ville. Pourriez-vous secourir une pauvre jeune femme en difficulté ?

Je papillonnai des cils, une ruse usée par les filles pour amadouer les hommes les plus serviables. Il rougit, ôta son képi, passa une main dans ses cheveux courts et le replaça sur sa tête.

— Oui, bien entendu madame. Souhaitez-vous vous rendre au motel de la ville ?

— Non, chez le docteur Whitelaw. Je suis sa fiancée, mais j'ai dû essuyer un terrible retard et je n'ai pu le prévenir, il ne sait pas que j'arrive aujourd'hui.

— Le docteur Whitelaw dites-vous ? En ce cas, c'est avec le plus grand plaisir que je vole à votre secours. Un instant, je vais vous trouver une voiture.

— Je vous remercie.

Le docteur James Whitelaw semblait être un homme fort apprécié. Je me faisais une joie d'être sa femme, tout comme j'appréhendais la chose. Me plairait-il ? J'ignorais à quoi il ressemblait exactement. Selon les descriptions qu'il fit auprès de Miss Jones, il devait avoir les cheveux blond foncé, les yeux bleus et préférait porter la barbe. Il devait être assez grand également et même si ce portrait était flatteur cela ne signifiait pas qu'il soit forcément séduisant. Et s'il était maigre ou affublé de strabisme ? Autant ne pas y songer, j'avais apprécié ses lettres et j'étais tombée sous le charme ; cela comptait plus que tout le reste.

Surtout qu'il avait le don d'enflammer plus que mon petit cœur et de façon poétique. Si madame Jones était tombée par hasard sur le courrier de sa fille, elle en aurait rougi jusqu'aux oreilles, et l'aurait menée tout droit au confessionnal afin de lui retirer ces images impures de l'esprit. Quant à moi, vu la vie que j'avais menée, un homme aussi passionné et imaginatif me paraissait idéal.

Jusque-là, j'avais été tout à fait sage et ce, malgré les activités discutables de ma seule parente. Celle-ci tint à ce que je bénéficie d'une bonne éducation afin d'appréhender l'avenir autrement que les filles qu'elle employait. Jusqu'à préserver ma vertu envers et contre tout. Malgré tous ses efforts, j'avais néanmoins pu bénéficier d'une théorie assez éloignée de celles de ces modèles de perfection. J'avais vu de mes yeux les ébats des filles et de leur clientèle et amants. Observé les corps en sueur, entendu les plaintes et les soupirs lascifs, simulés ou non, ils avaient enflammé mon esprit, mon corps sans pour autant y avoir droit. Ce moment était venu.

Le retour du chef de gare me sortit de mes souvenirs. Il était accompagné de deux employés des postes ainsi qu'un fermier. Celui-ci me salua, se découvrant.

— Madame Whitelaw, fit-il.

— Oh pas encore, mais je l'espère très bientôt. Et vous êtes ?

— Johnson. J'ai une ferme à l'ouest d'ici. Je connais bien le docteur Whitelaw, c'est notre bienfaiteur. Il a même sauvé mon p'tit d'une mauvaise grippe l'hiver dernier. Vous voulez qu'on emmène tout ça jusque chez lui ?

— C'est bien ça. Je vous le revaudrai, n'ayez crainte.

— Ce ne sera pas nécessaire mademoiselle, c'est pour rendre service.

J'étais aux anges car vu les frais engagés dans ce voyage, je ne possédais plus beaucoup d'argent. À New-York, ce genre d'aide se payait sans tarder. À Baker City, ils avaient le cœur sur la main. Je sentais que j'allais m'y plaire.

Les deux hommes, bien bâtis, ne mirent pas longtemps à tout charger. Je les observai, craintive pour ma vaisselle, mais il y avait fort à espérer que rien ne soit cassé. Le cabinet ne se situait pas bien loin, je montai à côté de Johnson tandis

que les deux costauds nous suivaient à pied. Sans transition, ils transportèrent le tout dans l'entrée du bâtiment. C'était une maison à deux étages, aux volets bleus et à la façade gris clair. D'apparence commune avec toutes les autres excepté la mention **Cabinet du Docteur Whitelaw** cloué à côté de la porte.

Ce serait bientôt chez moi.

Chapitre 2. Le cabinet du bon docteur Whitelaw.

Une dame aux joues rondes sortit, alertée par les allées et venues de mes sauveurs.

— Mais qu'est-ce que vous faites ! s'étonna-t-elle, les grondant. Nous n'avons rien commandé !

— Pardonnez-moi, je suis Eli… Hum… Kate Jones. Je suis très en retard, je m'en excuse…

— Ça par exemple ! m'interrompit-elle. Nous pensions que vous ne viendriez plus ! Le docteur va être fou de joie. Depuis qu'il a reçu votre lettre, il en avait perdu l'appétit, le bougre. Et c'est tout dire. À tel point que ses amis ne savaient plus sur quel pied danser pour lui remonter le moral. Heureusement que vous êtes là, ils ont parfois des idées déplacées, cela aurait pu nous causer bien des tracas.

— Très bien, fis-je dans un sourire ravi. Il est en pleine consultation j'imagine ?

— Oui. Il a encore trois patients qui attendent, mais venez !

— Je vous en prie, ne le dérangez pas, je tiens à lui faire une surprise.

— Comme vous l'entendez. Et vous là ! cria-t-elle aux hommes. Montez cela au premier.

— Merci, fis-je à l'encontre de tous. Merci infiniment.

— Je m'appelle Margaret, je m'occupe de l'accueil ainsi que du registre et même des repas. Du moins jusqu'à votre arrivée. Mais ne vous inquiétez pas, si quelque chose vous échappe, je vous expliquerai tout ce que vous avez à savoir.

— C'est gentil à vous. Je suis navrée de vous prendre votre emploi.

— Navrée ! Ne le soyez pas ! rit-elle. Je viens d'être grand-mère d'une adorable petite fille et je comptais justement sur votre arrivée pour pouvoir m'occuper un peu d'elle. Ma fille est encore très fatiguée depuis l'accouchement.

— Je tombe bien dans ce cas, quel âge a-t-elle ?

— Deux semaines. C'est dire si nous vous attendions avec impatience.

— Encore une fois, je suis navrée de ce retard.

— Ce n'est pas grave mon enfant. Le principal, c'est que vous soyez là et en bonne forme.

Margaret me précéda à l'étage. Elle avait cette même énergie à revendre que ma tante. Si je comprenais bien, le logis se trouvait au premier. Au passage, j'avais remarqué deux pièces contenant des lits dans le couloir en bas ainsi que la salle d'attente depuis l'entrée. C'était une véritable petite clinique.

L'escalier donnait sur un vaste palier, vide. J'imaginais déjà un guéridon portant un merveilleux bouquet ; cela manquait de touche féminine. Il y avait une cuisine, une salle à manger ainsi qu'un salon possédant une cheminée. Mais également une chambre, un bureau et une salle d'eau. Un second escalier menait à l'étage supérieur et je me souvins que dans ses lettres, James avait indiqué que

les combles pouvaient être aménagés en chambres supplémentaires. Cela donnait sur une vaste pièce vide, mais les murs avaient été préparés. Le docteur devait vraiment attendre sa future épouse pour fonder un foyer agréable et chaleureux. Il n'en mangeait plus ? Quant à moi, je n'avais pas eu le temps de manger depuis la veille. Il n'en mangeait plus ? Quant à moi, je n'en avais pas eu le temps depuis la veille.

Je laissai son assistante regagner son bureau, les hommes monter mes bagages et remerciai de nouveau mes aides. J'étais chez moi. Enfin !

Je visitai le logis, n'osant encore rien toucher, admirant la vue depuis les fenêtres. Il avait raison dans ses lettres, les rideaux étaient hideux. Lorsqu'il acheta cet immeuble, il l'avait eu en l'état. Si le mobilier était de bonne facture, la décoration laissait à désirer. Ce serait l'une de mes premières missions, rendre ce lieu paisible, sain et agréable.

Mais avant tout, je devais me présenter à mon fiancé. J'avais hâte. J'avais peur. Peur de lui déconvenir, mais également d'être déçue. Que l'âme perçue dans ses lettres ne reflète en rien la réalité.

Il m'était apparu comme galant, avisé et plein de projets. J'aimais sa façon de me faire rougir, sans pour autant user de mots indécents, ce devait être un franc coquin dans l'intimité. Son côté sûr de lui également. Il avait fait de hautes études, bien des gens dépendaient de lui, cela me fascinait. Moi qui n'avais pu étudier que via une encyclopédie incomplète laissée un jour en gage par l'un des clients et avais aidé ma tante pour la comptabilité.

J'avais bien fait de prendre cette décision.

J'aimais sa demeure et les gens jusqu'ici s'étaient montrés très gentils. Il ne me restait plus qu'à découvrir ce fiancé tant idéalisé. Pourtant, je ne devais pas oublier la véritable raison de ma présence ici.

Elle n'était pas simplement due à un désir de vivre une autre vie et découvrir l'amour. Non, c'était tout autre chose. J'avais aux trousses l'homme le moins fréquentable de New-York. Celui-ci mettant en danger tous ceux qui osaient me courtiser, proférant des menaces auprès des filles, il avait entamé un odieux chantage avec ma tante en échange de ma vertu. Il ne me restait qu'une solution, partir. Et James Whitelaw, médecin en Oregon, vivant à plus de deux mille six cent miles, en plus de m'avoir séduite par ses lettres, était devenu mon plus grand espoir de lui échapper.

Je retroussai le bas de mes jupons et descendis rapidement à la rencontre de son assistante.

— Margaret, j'aimerais faire la surprise au docteur, vous ne lui avez encore rien dit ?

— Rien de rien, il est encore dans son cabinet.

— Je vais attendre mon tour.

— Vraiment ? Il en aura sans doute pour une bonne heure encore.

— Ce n'est rien.

Je pris place dans la salle d'attente. Celle-ci était composée de banquettes confortables. Bien mieux que chez notre vieux docteur Marshall. Une dame dodue patientait, un garçon au visage rond agrippé à son bras. Il était pâle et avait le nez qui coule. À sa droite, deux assises plus loin, un vieil homme à la barbe longue. Il portait un pansement sali à la main. Et enfin, une jeune femme

très élégante, se tenant droite tout en lisant un petit livre à la couverture de cuir. Tous m'observèrent brièvement lors de mon apparition et me saluèrent en retour avant de retourner dans leurs pensées ou leur lecture. Seul l'enfant continua de me fixer, l'air vaseux. Je lui souris.

Enfin la porte s'ouvrit, je sentis mon cœur battre d'enfin apercevoir l'homme de mes rêves, je n'entendis que sa voix. Mature, basse, virile. Une jeune fille, blonde et très élégante dans une robe claire en sortit. Son sourire fit faner le mien. Elle avait l'air aux anges. Et je craignais subitement que mon docteur ait une aventure. Mon regard se posa immédiatement sur l'autre jeune femme, elle leva les yeux un instant avant de reprendre son activité. Et s'il avait des maîtresses ? Il devait voir de jolis bustes féminins très souvent. Voire même bien plus ! Oh Seigneur ! Et s'il venait à me comparer à ces femmes ? Ferais-je le poids ?

La nature m'avait bien pourvue, trop peut-être. Là-dessus, les avis étaient mitigés parmi les filles du saloon.

— Les hommes préfèrent les petits seins, m'avait confié l'une. Ils sont plus sensibles.

— C'est faux, tout honnête homme a le droit de remplir sa main d'un beau et gros mamelon, avait alors plaisanté ma tante.

Plus sensibles ou mieux remplis, que croire ? J'espérais juste que les miens lui plaisent. Et que le reste de même. Je possédais une taille fine. Normal puisque je travaillais beaucoup, pas le temps de m'empater. De longs cheveux bruns que je brossais chaque soir afin de les garder soyeux ainsi que de grands yeux gris.

Les mêmes que ceux de mon père à en croire les filles qui l'avaient connu. Je n'avais pas eu ce privilège.

Je devais me montrer sous mon meilleur jour. User de mes seules armes, les plus redoutables selon certains. Hélas, identiques à mes concurrentes. Excepté que je doutais qu'elles aient eu la même éducation que la mienne, où l'on sait comment séduire et se faire désirer par un homme. Quitte à lui laisser goûter au fruit défendu plus tôt que prévu. Était-ce un mal si je lui autorisais un baiser ? Une caresse ? Une nuit avec lui ? Si je le laissais m'enlacer de ses bras virils, m'emmener jusqu'à son lit et m'y allonger, le laissant faire de moi tout ce qu'il souhaitait. Tout ce qu'il avait promis à travers ses lettres enflammées.

Je connaissais la théorie, je n'avais plus qu'à la mettre en pratique. J'étais capable de m'en sortir.

Qu'il en oublie toutes les autres.

La dame à l'enfant entra dans le cabinet. Ce dernier me jeta un dernier coup d'œil.

— Elle a pas l'air bien la dame, fit-il à sa mère.

— Toi non plus mon poussin et nous étions là avant. Allez entre.

Je devais avoir dangereusement rougi pour que cela se remarque. Les deux autres clients me dévisagèrent eux aussi et je m'éventai de la main. Probablement qu'ils pensaient que j'avais la fièvre.

Le temps s'écoula, la mère et son fils sortirent, le vieil homme s'engouffra après eux. Puis ce fut au tour de la charmante liseuse. Lorsqu'elle eut terminé, elle eut ce même sourire que la jolie fille de tout à l'heure. De nouveau mon cœur

se meurtrit. Il avait un succès fou auprès des jeunes femmes ou me faisais-je des idées ?

— Cela va être à votre tour, me souffla Margaret. Surtout… comment dire, ne vous formalisez pas. Laissez-lui une chance.

Me formaliser ? Mais de quoi ? Qu'était donc cet homme pour qu'il y ait une raison de m'inquiéter ? Et quelle était la cause de ces étranges sourires à la fin ? Que se passait-il là-dedans pour qu'elles en sortent aussi joyeuses !

Effectivement, la voix du docteur m'invita à entrer. J'étais prête à tout, enfin presque tout. Je pris une grande inspiration et me levai, parcourus les quelques mètres me séparant de la porte, toujours en apnée et entrai, refermant derrière moi.

Au moment de relâcher l'air de mes poumons, portant mon regard sur lui, mon souffle se bloqua.

Chapitre 3. De drôles de présentations.

Le docteur était assis derrière son bureau, légèrement penché tandis qu'il annotait quelque chose dans son registre. Seigneur ! Quel bel homme ! Je le croyais malingre, il était large d'épaules. Blond m'avait-il dit. Ses cheveux étaient châtain clair, soyeux et brillants. Bigleux, borgne, balafré. Je m'étais tout imaginé. Pas du tout. Un visage de caractère, mais néanmoins beau. Et ses yeux lorsqu'il les posa sur moi ! D'un bleu myosotis qui me transpercèrent l'âme. Il n'avait aucun défaut ! Physiquement il était parfait.

Il m'invita à m'approcher vivement de la main. Heurta son encrier dont le contenu se déversa sur ses fiches. D'un bond, il se releva, échappant à cet écoulement inopiné sur son pantalon. Je le vis remuer des pieds. Il n'en avait pas été de même pour ses chaussures. Il rougit, devint nerveux et attrapa un linge afin d'éponger l'encre. Étalant celle-ci à la fois sur le mobilier et sur son livre. Et vu l'état du meuble, ce ne devait pas être la première fois.

— Je vous en prie, fit-il lançant le tissu vers sa corbeille à papier. Veuillez vous asseoir.

Embarrassé, il passa sa main dans ses cheveux, y laissant une traînée sombre depuis le front jusqu'à la racine. Puis se gratta le nez afin de parfaire le tableau.

Je demeurai figée face à ce déploiement de maladresses. Mais rien de tout cela ne me ferait changer d'avis. Il était adorable. Tout simplement parfait. Il devait forcément avoir quelques travers, mais quoi ?

Un sourire me rassura sur l'état de ses dents, sa dentition était complète et nacrée. Alors qu'est-ce qui clochait chez lui ? Pourquoi vouloir se marier par correspondance ?

Je m'approchai et me laissai tomber assise.

— Je crois que je vais me sentir mal, fis-je alors qu'une bouffée de chaleur s'était emparée de moi.

— Auriez-vous de la fièvre ?

Il s'approcha, je me reculai, les yeux fixés sur la main encore humide d'encre qu'il avançait vers moi.

— Vous allez me tacher !

— Oh ! Navré !

Par réflexe, il se frotta les paumes à sa veste. Finalement, s'il était parvenu à la maintenir propre, il venait de mettre ses efforts à néant. Son air contrarié me fit sourire, il était décidément à croquer.

Après s'être rapidement lavé les mains, il posa le dos de l'une d'elles à la racine de mes cheveux.

— Le front est chaud, mais vous n'avez pas de fièvre. Comment vous sentez-vous ? Fébrile ? Nauséeuse ?

— Fébrile oui. Et j'ai… j'ai eu comme un vertige.

— Je ne vous ai jamais vue avant, vous êtes de passage ?

— Je viens d'arriver en ville.

— Le voyage fut long ?

— Oui, plusieurs jours.

— Vous vous êtes suffisamment nourri durant ce temps ? Vous avez bu régulièrement ?

— Pas vraiment. Et je n'en ai pas eu le temps aujourd'hui.

— Ce doit être une fatigue passagère. Mangez quelque chose, reposez-vous et si cela persiste, revenez me voir. Mais je suis sûr que ce n'est pas grave, se fit-il rassurant tout en regagnant son siège.

— Docteur ?

— Oui ?

— Et si cela ne passe pas ?

— Je peux prendre votre poul si cela peut vous rassurer.

— J'ai également des palpitations, ajoutai-je sans mentir.

— Installez-vous là-bas.

Il m'indiqua la table d'auscultation couverte d'un drap, je m'y dirigeai et posai mon chapeau sur le rebord alors qu'il se tournait afin de prendre ses instruments. Je ne sais ce qui me passa par la tête. Sans doute que maintenant que je l'avais enfin vu, que j'étais certaine de ne pas être seulement éprise de sa prose, mais également de lui tout entier, et que je craignais la concurrence de cette ville, il me fallait le séduire. Et si ces donzelles venaient ici avec de charmants sourires et des chemisiers entrouverts, je devais me montrer plus désirable qu'elles. J'ôtai ma veste, et déboutonnai mon corsage. Ma poitrine bombée débordait de mes balconnets de satin. Lorsqu'il revint vers moi, il stoppa net.

Les rougeurs de ses joues revinrent, s'amplifiant. Je me tins droite, bombai le torse, offrant ma poitrine à sa vue. Me trouvait-il à son goût ? Et surtout plus intéressante que les deux précédentes ? Je me sentais déjà brûlante, et bien que la décence me hurlât que c'était mal, je devais avouer me sentir un peu plus à l'aise ainsi.

Il balbutia.

— Heu ! Bien, je… nous… je vais écouter votre cœur.

Bêtement je lui indiquai mon sein gauche, l'enrobant de ma main.

— Il se trouve ici.

— Je sais oui, sourit-il embarrassé.

Je le dévorai des yeux, impossible de m'en détourner, cet homme était fascinant. Il s'approcha, inséra les extrémités de son stéthoscope dans ses pavillons et pressa l'embout contre ma peau. Il était si froid que j'en tressaillis.

— C'est glacé !

— Oui, c'est… l'un des désavantages de cet objet.

— Pourquoi ne pas plutôt utiliser votre main ?

Il demeura le bras levé, n'osant plus appliquer cet engin sur moi.

— Ce ne serait pas déontologique.

— Même si je vous y invite.

— Même si vous m'y invitez.

— Et si c'était l'une de vos clientes de tout à l'heure, vous refuseriez ? minaudai-je.

— Je crains de ne pas vous suivre. Je viens d'annoncer à la dame qui attendait avec son garçon qu'elle était enceinte. Et même si j'avais cette audace infinie, je

me retrouverais bien vite le nez en sang tant son époux est jaloux. Quant à Miss Springle, la jeune femme qui lisait, elle ne m'intéresse guère plus.

— Elles sont séduisantes pourtant.

— Certes, mais cela ne suffit pas.

Il tira un tabouret à lui et faillit le rater en s'asseyant. Son visage se fit interrogateur.

— Mademoiselle, pourquoi êtes-vous venue ici au juste ? Êtes-vous vraiment souffrante ?

— Je dois vous avouer que non.

— Oh… je vois. Et j'imagine que… que vous comptez faire ce pourquoi vous êtes venue.

— Heu… oui.

— Ce sont Henry et son frère qui vous envoient ?

À vrai dire, je ne voyais pas du tout de qui il parlait et j'aurais dû lui assurer que non. Mais je me sentais d'humeur à le taquiner afin de jauger de son sens de l'humour. De plus, je connaissais pas mal d'homme usant de celui-ci pour séduire, alors pourquoi ne pas jouer de cela ?

— Et si c'était bien eux ?

— Bon très bien. Je sais de quoi sont capables ces deux énergumènes et… soit. Ils ne me laisseront en paix que lorsque ce sera fait. Ce n'est pas dans mes habitudes mais… vous êtes ma foi charmante et… terminons-en.

Il soupira comme si tout cela lui pesait. Je comprenais de moins en moins, mais la situation avait quelque chose d'amusant. Je m'apprêtais à tout avouer lorsqu'il s'éloigna, tourna son fauteuil vers moi tout ôtant sa veste. Il la plia en

quatre et la posa au sol entre ses pieds avant de détacher sa ceinture. Vraiment la situation m'échappait tout autant qu'elle devenait de plus en plus claire. Était-ce ce qui se passait habituellement dans son cabinet ?

— Que faites-vous ?

— Puisque vous êtes ici pour ça, faites au plus vite, je vous prie.

Je le vis desserrer sa ceinture. Mon cœur s'emballa. Il semblait donc bien que mes soupçons soient fondés : ses amis lui avaient envoyé une femme pour lui tenir compagnie.

Je ne savais pas vraiment comment réagir. J'avais beau avoir grandi dans l'entourage des filles de ma tante, je n'avais jamais vécu pareille situation. Pourtant, je ne voulais pas le décevoir.

Je m'approchai de lui, un peu hésitante.

— Vous n'avez pas besoin de vous déshabiller, docteur.

Il s'immobilisa, visiblement surpris.

— Je… je pensais que c'était ce que vous attendiez de moi.

— Moi ? Mais je suis venue pour vous rencontrer !

Il me regarda, décontenancé.

— Vous n'êtes donc pas…

Je compris soudain que nous ne nous étions absolument pas compris. Je rougis jusqu'aux oreilles tandis qu'il se dépêchait de remettre sa veste.

— Seigneur ! Je vous prie de m'excuser, J'ai cru que mes amis…

— Nous en reparlerons, docteur. Mais permettez-moi d'abord de vous rappeler pourquoi je suis venue.

Je pris une inspiration et lui souris.

— Je crois que je dois vous avouer la véritable raison de ma présence ici. Je me sentais un peu lasse c'est vrai, mais en vérité, j'ai fait des kilomètres afin de rencontrer mon fiancé. Je voulais tellement vous voir dans l'exercice de vos fonctions, avouai-je. Je n'ai pas pu m'empêcher de vous faire la surprise. C'est moi, Kate !

Chapitre 4. Comme à la maison.

Son visage changea d'expression en un clin d'œil, passant de l'étonnement à de la joie contenue pour terminer dans l'embarras le plus total.

— Kate ?

Ce que je détestais ce nom. Je revoyais la frimousse de la véritable Kate chaque fois qu'on le prononçait. J'aurais préféré boire du jus de citron sans sucre à la place. Mais à présent que j'avais vu ce beau docteur, je trouvai que c'était peu cher payé.

— Je ne… je ne vous attendais plus ! Oh Seigneur ! J'ai cru que vous aviez renoncé à venir… jamais je ne fais cela, je vous assure ! Et jamais cela ne se reproduira !

— Pourriez-vous m'expliquer ?

— C'est Henry… l'un de mes meilleurs amis. Avec son frère, ils se sont mis en tête de… de m'envoyer une jeune femme… disons afin de me changer les idées. Il a tenté plusieurs fois, j'ai toujours renvoyé ces filles. Mais lorsque je vous ai vu… Je suis désolé. Je suis impardonnable, je suis…

— Vous ne devriez pas, c'était… instructif. N'en parlons plus. Et c'est moi qui suis navrée pour mon retard. Je craignais que vous ne m'ayez déjà remplacée.

— Jamais de la vie ! Je pensais que… mais laissons cela de côté, vous êtes là à présent.

Il contenait sa joie, j'avais l'impression qu'il était sur le point d'exploser de rire tel un enfant. Il prit ma main et embrassa mes doigts.

— Je… je ne sais que dire, fit-il. J'attendais ce jour avec une telle impatience, je croyais qu'il n'arriverait jamais et vous voici. Avez-vous des bagages ? Voulez-vous de l'aide ? Avez-vous pris une chambre au motel ?

— Oh non, je souhaitais vivre ici avec vous dès aujourd'hui. Mes affaires sont déjà au premier.

— Pour une surprise, sans doute la meilleure depuis des mois. Heu mais… je vous en prie, j'en ai terminé pour ce soir. Sauf s'il y a urgence. Vous devez mourir de faim.

Il se déplaça vers la porte à reculons tout en me parlant, heurta son tabouret, le faisant tomber. Prestement James se pencha pour le redresser, fit tomber son crayon glissé dans la poche de son gilet, le ramassa. Heurta de nouveau son assise qui chavira une seconde fois, lâcha le crayon. Je craignais que ce soit sans fin et courus à son secours. M'accroupissant, je récupérai l'objet. Un genou à terre me faisant face, nos regards se croisèrent, le temps s'arrêta. J'étais enfin en train de vivre cet instant que j'espérais tant, spontané, romantique. Je fermai les yeux, attendant mon premier baiser.

Il toussota à la place et se redressa, m'invitant à faire de même.

Peut-être était-il trop romantique et qu'un baiser dans son cabinet n'était pas envisageable. Qu'importe, rien ne me gâcherait ce bonheur. Je le précédai dans la salle d'accueil et sentis le frôlement de sa main dans le bas de mon dos,

un geste tout à fait anodin, m'invitant à avancer qui me procura de délicieux frissons.

— Margaret, pourriez-vous préparer le dîner un peu plus tôt cette fois ? Kate n'a rien mangé aujourd'hui.

— Oh mais bien entendu !

— Je viens avec vous.

Me souvenant des conseils de ma tante à propos de la séduction — un homme ne se séduit pas que dans un lit, mais également par l'estomac — et ayant déjà franchi une première étape dans l'intimité avec lui, j'accompagnai son assistante.

— Si cela ne vous ennuie pas, dès demain, vous prendrez la relève pour ce qui concerne la maison. Vous verrez, James est un homme soigneux. Pour ce qui est des dossiers médicaux, je resterai avec vous pour vous montrer.

— Merci.

— Vous n'avez jamais effectué ce genre de travail avant ?

— Pour le ménage et la cuisine, cela ne posera pas de problème. Sinon j'ai déjà fait de la comptabilité, passé des commandes, ce genre de choses. Et je servais également les clients… au magasin, mentis-je.

— Alors cela ira tout seul, rit-elle me tournant le dos dans l'escalier.

— Je serai dans le salon, nous annonça le maître de maison. Kate, vous avez besoin de repos, n'oubliez pas.

— Je sais !

Mais pour l'instant, je profitais de l'occasion pour interroger son assistante, je revins vers elle dès qu'il eut le dos tourné.

— Margaret, dites-moi. Qu'est-ce qui cloche avec le docteur ? chuchotai-je.

— Ce qui cloche ? Comment ça ?

— Vous m'avez dit vous-même tout à l'heure de ne pas me formaliser. Mais je ne comprends pas. Il est juste parfait ! Enfin, je voulais dire, charmant. Et je suis certaine que d'autres femmes ici pensent comme moi. Alors pourquoi se marier avec une inconnue ?

— C'est vrai qu'il est charmant et… attendez.

Margaret alla fermer la porte nous séparant de la salle à manger et revint.

— Je connais James depuis son arrivée ici, il est venu s'installer peu de temps après ses études. Je travaillais déjà pour l'ancien médecin, le docteur Conroy. Mais il se faisait vieux et souhaitait aller vivre chez ses enfants. Au début…

Elle soupira face à ses souvenirs et je m'assis à la table, impatiente d'en connaître plus.

— Au début, il est vrai que beaucoup de jeunes filles s'inventèrent une maladie, un coup de froid ou même une simple écharde juste pour le voir. Il a un sourire adorable, de grands yeux bleus magnifiques, un physique agréable mais… il est également frappé d'une abominable maladresse.

J'haussai les sourcils. Ce n'était donc pas dû à ma présence tout à l'heure ? Il était réellement comme ça tout le temps !

— Mis à part cela, c'est un très bon médecin. Et cela ne lui arrive qu'en présence d'une jeune femme qui… enfin… qui pourrait lui plaire. Disons que cela l'intimide beaucoup, c'est incompréhensible mais c'est comme ça. Peu à peu, plutôt que de l'intérêt, il fut la cible de moqueries de la part de ces demoiselles et la salle se vida de leur présence. Ce n'était pas un mal finalement.

— Et pas une seule n'a eu la patience nécessaire ?

— Une seule. Elle était institutrice. Ils se fréquentèrent et… peu à peu sa maladresse passa. Je croyais qu'ils se fianceraient un jour et que tout serait oublié.

— Et manifestement ce n'est pas arrivé. Où est-elle à présent ?

— Elle a quitté la ville. Mais avant cela, ils avaient rompu. Samantha a rencontré un autre homme, il travaillait pour le chemin de fer et venait prendre des relevés topographiques. Cela a été le coup de foudre et… enfin, vous imaginez la suite.

— Il est redevenu maladroit.

— Oui.

— Je comprends mieux. Il a renversé un…

Un bruit de portes m'interrompit, je craignais que James apparaisse mais non, il s'était rendu dans une autre partie de la maison.

— … un encrier au complet sur son bureau et…. enfin c'est vrai, il a fait preuve de maladresse. Mais je croyais… j'espérais que c'était parce que je lui faisais de l'effet.

— Mais c'est le cas ! Peut-être pas celui que vous auriez souhaité.

— Alors ces sourires sur le visage de ses patientes, ce n'était pas dû à un moment complice qu'ils auraient partagés.

— Qu'allez-vous imaginer ! Non, elles devaient s'amuser de ses faux pas, le pauvre.

— Et en dehors de cela, comment est-il ?

— Très différent. Très courageux, il aide beaucoup les gens de cette ville si vous saviez. Il a pratiqué la boxe à l'université et est de taille face à n'importe qui ici. Bien qu'il préfère la discussion à la violence. Il est très instruit, aimable et de bonne compagnie.

— Excepté avec les femmes qui lui plaisent. Cela va être compliqué.

— Pas si vous êtes patiente, je vous assure, donnez-lui sa chance.

— Je compte bien la lui donner. A mon sens, ce n'est absolument pas grave comme…

Un bruit de plat en étain tombant provenant d'une autre pièce nous fit toutes deux sursauter. Suivi d'un juron.

— … comme défaut.

Chapitre 5. Première soirée et première nuit.

Non, sa maladresse, ce n'était pas le pire défaut du monde, mais ce serait sans doute un peu plus compliqué que prévu.

J'aidai Margaret à la cuisine, James ayant disparu du salon où il était censé se trouver. Il réapparut alors qu'une odeur de poulet embaumait les lieux. Mon estomac se mit à se tordre de faim tandis qu'il terminait sa cuisson. Margaret mit son châle et s'apprêtait à partir lorsque la porte s'ouvrit.

— Sainte Vierge ! lâcha-t-elle face à lui.

Nous fûmes toutes deux sous le charme de ce nouveau docteur, habillé plus simplement d'une chemise de coton et surtout rasé de près. Cela lui faisait quelques années de moins et le rendait plus séduisant encore. Excepté les deux petites coupures au bas du menton ainsi qu'un pansement au doigt.

— C'est bientôt prêt, docteur. Quant à moi, je vous laisse. J'ai bien envie d'aller donner le dernier biberon à ma petite-fille. Passez une bonne soirée.

— Merci Margaret ! nous fîmes de concert.

Ce duo involontaire engendra de larges sourires. Mais son embarras était palpable à présent que nous étions de nouveau seuls.

— Installez-vous, je m'occupe de tout, fis-je.

— Vous êtes sûre ? Vous avez voyagé toute la journée, fait la cuisine et…

— J'en suis sûre, répondis-je avec assurance. J'ai de la ressource. Mais c'est vrai que je meurs de faim.

Je souhaitais surtout éviter qu'il ne fasse tomber la volaille ou se brûle avec la porte du four. Désormais, je prendrais soin de lui, je m'en fis la promesse.

De ce fait, le dîner se passa sans trop d'encombre. J'insistai pour découper la bête et servir. Cela viendrait, plus tard, lorsque nous serions intimes et que ses maladresses seraient passées.

Nous discutâmes de nos vies avant notre rencontre. Bien que par le biais de nos correspondances, nous étions censés nous avoir tout dit, mais rien n'était mieux que d'entendre sa voix, de l'observer, me figeant parfois sur ses lèvres ou sur ses yeux. Il les avait décidément magnifiques.

— Vous devez être épuisée à présent, je n'ai pas de chambre d'amis, mais je vous cède la mienne. Le bureau dispose d'une banquette qui fera l'affaire.

— Oh mais non ! J'espérais que vous dormiez dans votre lit.

— Je vous assure, vous y serez bien mieux que sur la banquette.

— Qui a dit que je voulais la banquette ?

Il devint aussi rouge que moi et mon audace.

— Ce ne serait pas convenable.

— Nous sommes fiancés non ?

— Exactement Kate, et pas encore mariés ! Je ne vous ai pas même officiellement demandé votre main. Je souhaite que les choses soient faites comme il se doit.

— Voulez-vous dire que vous vous rétractez ?

— Pas du tout, je n'ai rien dit ni pensé de tel. Je souhaite juste… le faire plus officiellement.

— Alors, je suis toute ouïe.

— Oh… tout de suite ? Heum… je pensais inviter des connaissances et… vous présenter, que ce soit plus festif, vous comprenez ?

— Oui, mais quand comptez-vous faire cela ?

— Disons dans deux voire trois semaines.

Tout cela ! Je n'étais pas prête de goûter au plaisir de notre intimité, ni de le libérer de son petit défaut, je soupirai.

— Vous… vous avez l'air si empressée. Je craignais que ce soit le contraire, que vous ayez besoin de temps. Pour nous connaître et… pourquoi cette diligence ?

Il se saisit de sa coupe de vin et la porta à sa bouche.

— Parce que j'ai très envie de vous, fis-je spontanément.

Il avala une gorgée de travers, faillit s'étrangler et cracha une bonne partie du liquide vermeil dans son assiette. Heureusement que nous avions terminé. Immédiatement je me levai, c'était de ma faute, j'avais été trop directe dans mes propos. Et le repas s'était déroulé si simplement que j'en avais presque oublié de prendre garde. Je tapotai dans son dos alors qu'il se mit à tousser, il me fit signe de cesser.

Mais ma main, posée sur son épaule ne daignait pas s'en détacher. Le toucher était si agréable. Je la glissai le long de son omoplate et me laissai tenter à palper la fermeté de ses muscles dorsaux. Moi qui pensais qu'un médecin

devait être frêle, je m'étais trompée. Il avait le corps d'un véritable cow-boy. Il se releva en hâte, accrochant la nappe avec lui, la vaisselle le suivit dans un fracas épouvantable alors qu'il se tournait vers moi. Il s'excusa, se baissa pour tout ramasser et, immanquablement, se coupa le doigt. Je volai à son secours.

— Vous vous êtes coupé, laissez-moi voir.

Innocemment je procédai tout comme il m'arrivait de faire lorsque je me piquai avec une aiguille, je le pris en bouche et pressai la pointe de ma langue afin de faire cesser le début d'hémorragie. Un goût de sang envahit ma bouche. Il me fixa, l'air complètement hagard avant de retomber sur terre.

— Laissez, je… je suis médecin après tout. Je suis désolé pour tout ça.

— Ce n'est pas grave, fis-je tout en lui rendant son doigt. Vous êtes un docteur assez étonnant, je ne m'attendais pas à cela.

— Êtes-vous déçue ?

— Absolument pas ! Et votre petit côté maladroit ne fait qu'attiser mon intérêt pour vous.

— Vous déchanterez bien vite, je le crains. Je suis la risée des jeunes femmes de cette ville.

— Qu'elles rient, en attendant, c'est moi qui serai à votre bras. Elles en seront vertes de jalousie.

Il se releva et descendit dans son cabinet afin de se panser, j'en profitai pour tout ranger et me jeter dans notre salle de bain afin de me changer. J'avais emmené dans mes bagages, des dentelles auxquelles il ne résisterait pas.

Il revint alors que j'étais prête, je me jetai sur le lit, allongée sur le côté, face à la porte. Venez mon adorable docteur, je vous attends.

— Kate ?

— Je suis ici, entrez.

Ne se doutant de rien, il poussa la porte et sa mine me fit sourire de contentement, ses yeux me détaillèrent et je pliai le genou tout en adoptant une posture l'invitant à me rejoindre.

— Je peux vous faire une petite place, ne trainez pas.

— Kate voyons, je…

Il avala sa salive et je le remarquai s'attarder sur mes seins, je les avais minutieusement tirés hors de leurs bonnets de dentelles afin que mes mamelons se trouvent à la limite du visible.

— Je vous souhaite bonne nuit, s'empressa-t-il d'achever avant de fuir tout bonnement.

Refusait-il de me faire découvrir l'amour ? Et attendre jusqu'à trois semaines voire même plus ! Je me redressai et me dirigeai vers la porte de son bureau. Elle était verrouillée, je frappai.

— James ? Très bien alors ne faisons rien cette nuit, mais je vous en prie restez près de moi.

— Vous êtes trop tentante Kate et j'ai déjà pêché, je vous en prie soyons patients.

C'était bien le premier homme qui refusait ce genre d'attention.

— Je ne vous plais pas ?

— Oh que si Kate, justement vous me plaisez beaucoup, me répondit-il au travers de la porte. Je ne veux pas que vous regrettiez, laissez-vous au moins le

temps de me connaître, de juger si… si en effet je vous conviens. Le mariage n'est pas à prendre à la légère, nous nous engageons sur du long terme.

— Je comprends, mais…

Je soupirai. Ainsi je devrais être patiente. Ou retenter demain.

— Bonne nuit James, je rêverai de vous.

Chapitre 6. Une nouvelle assistante.

Le docteur était matinal, je ne l'entendis pas se lever ni se préparer avant de filer dans son cabinet. J'avais dû lui faire une drôle d'impression, il ne s'attendait sans doute pas à recevoir une fiancée telle que moi. Mais dès lors je ne comprenais plus très bien, il avait décrit avec tant de détails brûlants les étreintes passionnées qu'il comptait offrir à la véritable Kate et il me refusait une simple nuit ?

Je me glissai dans mon peignoir et sortis les lettres de mes bagages, dénichai celle qui, entre toutes, m'avait fait connaître frissons et bouffées de chaleur à la fois.

Mes mains sur vos hanches, ma langue parcourant la peau d'entre vos cuisses, tel le pinceau du maître dessinant un chemin vers le plaisir. Mes doigts agiles l'accompagnant, vous faisant découvrir les saveurs interdites d'un amant gourmand désireux de goûter à votre fruit, de faire naître en vous une extase semblable à l'explosion d'une myriade d'étoiles dans le firmament. Je voudrais être auprès de vous en cet instant, nos corps nus, vous soulever de mes bras jusqu'aux cieux, envelopper votre corps d'un nuage de tendresse et de passion jusqu'au bout de la nuit.

Étais-je tombée sur un affabulateur ? Tenir de tels propos aurait pu faire fuir bien des jeunes filles innocentes, il avait pourtant couru le risque de les coucher sur papier. Et me voici, accourant ventre à terre afin de tout expérimenter et il ne voulait plus !

On frappa à la porte. Il y avait peut-être un espoir, je dénudai mes épaules laissant apparaître le creux de mes seins et le priai d'entrer.

— C'est Margaret, le petit déjeuner est prêt, je vous attends en bas, me cria-t-elle sans entrer.

Quel dommage, ce n'était pas lui. Mais je n'avais pas dit mon dernier mot.

Trente minutes plus tard, j'étais prête et capable de tenir mon rôle d'assistante et de future épouse ; j'arrivai pimpante à mon poste. Élégante, séductrice, je remontai ma poitrine dans mon corsage avant de descendre.

Maggy passa la matinée à m'indiquer comment étaient annotés les rendez-vous et rangés les dossiers. Je devais également effectuer un inventaire précis des avoirs de la clinique chaque semaine. Pansements, compresses, fils, médicaments ainsi que les ingrédients. La plupart de ces noms étaient écrits en latin, les fioles en verre fumé disposées sur des étagères, d'autres dans des pots en terre cuite dans une sorte de réserve à l'arrière du bâtiment. Cela me rappelait les commandes de ma tante, excepté que les siennes se comptaient en bouteilles et en barriques.

— Vous vous en sortirez ?

— Je pense que oui, tout est bien étiqueté.

Le docteur ne sortit pas de son cabinet de la matinée, il avait pour habitude de déjeuner rapidement le midi. Et, comme me le signala son aide, s'il avait encore des patients, il n'hésitait pas à repousser voire se soustraire à son repas. Et c'est ce qui arriva. Aujourd'hui c'était le jour de la visite annuelle des enfants de l'école de la ville, ceux-ci s'entassèrent dans la salle d'attente. Ils avaient de si tristes mines à l'idée d'être auscultés que je me tournai vers Margaret.

— L'épicerie est-elle loin d'ici ?

— Oh non, vous passez le saloon, elle est juste au coin.

— Je reviens très vite, merci.

Je possédais peu d'argent, mais suffisamment pour quelques douceurs, et me dirigeai d'un pas rapide vers le magasin. Quelques galants messieurs me saluèrent en chemin et je répondis, poliment. Leurs regards me rassurèrent, je devais être assez agréable à regarder. M'approchant du saloon, j'évitai cependant de trop me faire remarquer. Je savais par expérience qu'en ces lieux, l'on pouvait trouver du bon comme du mauvais, et bien souvent des hommes appréciant l'alcool, les femmes et les ennuis. Et pas toujours dans cet ordre.

Des sifflements me saluèrent tandis que l'on me bloqua le passage. Je levai les yeux au ciel. Il devait y avoir des demoiselles charmantes qui n'attendaient que leur compagnie à l'intérieur et ils s'attardaient sur moi, incorrigibles.

— Pardonnez-moi, messieurs, mais l'on m'attend, fis-je pourtant souriante afin de ne pas les contrarier.

— On ne t'a jamais vu par ici ma jolie.

— C'est normal, je viens d'arriver. Je suis la fiancée du docteur Whitelaw, nous allons nous marier très prochainement, ajoutai-je afin de m'en défaire.

— Whitelaw hein ?

Un troisième homme s'ajouta aux précédents. Celui-là était différent, très élégant, l'œil vif et plutôt séduisant. Dans un autre genre que mon fiancé, une aura froide, un visage parfait. J'imaginais combien de femmes devaient se pâmer sur sa route. Ses yeux noirs me détaillèrent.

— Allons, vous voyez bien que vous ennuyez mademoiselle, déguerpissez.

Comme s'ils étaient à ses ordres, les deux hommes filèrent à l'intérieur sans discuter, se bousculant pour entrer plus rapidement.

— Merci pour votre aide, monsieur.

— Carlton, Edward Carlton. Je vous en prie, transmettez mes salutations à ce cher docteur, il en sera ravi. Et dites-lui aussi qu'il a énormément de chance d'être lié à une aussi charmante personne que vous.

Il prit ma main afin d'appuyer ses dires et la baisa. Un instant, je crus qu'il me faisait du charme. Mais cela ne prit pas, seul mon James comptait.

Je me hâtai à me détacher de lui et filai acheter quelques bâtons de réglisse pour revenir les distribuer aux enfants à chaque fois qu'ils sortaient de l'auscultation. L'institutrice me sourit tandis que je remarquai les mines plus joyeuses, tout à coup impatients de voir le docteur à l'idée d'être récompensés ensuite.

— C'est très gentil, vous les gâtez.

— Ce n'est rien. Il ne faut pas craindre de venir voir le docteur, fis-je vers eux. Il est très gentil et s'occupera bien de vous tous.

L'après-midi s'écoula à voir passer les têtes blondes et brunes, quelques rousses également. Et dire qu'un jour nous aurions les nôtres. J'espérais voir

courir ici un petit James Junior d'ici à quelques années, mais avant cela, je voulais tout oser entre ses bras.

La journée terminée, je m'immiscai dans son cabinet alors qu'il rangeait son matériel, dont une étrange reproduction grandeur nature d'un squelette humain.

— Seigneur ! J'espère que vous ne l'avez pas montré aux enfants, ils vont en faire de vilains cauchemars.

— Soyez certaine que non. Certains me demandent régulièrement que je sorte Oscar de son placard au contraire.

— Oscar ?

— Oui, c'est… c'est ainsi que je l'ai surnommé.

— Tout ceci est amusant, souriai-je. A ce propos, j'ai croisé l'un de vos amis tout à l'heure, il vous remet ses salutations. Edward Carlton.

A ce nom, il se retourna prestement vers moi. La main de son maigre ami demeurée sur l'épaule durant le transport, s'accrocha à son col. Emporté, le squelette, faisant vraisemblablement un poids conséquent lui retomba dessus. Pris au dépourvu, James tenta de s'en défaire, le repoussant. J'accouru l'aider, amusée par son adorable maladresse et détachai les doigts osseux de son col.

— Je crois qu'il vous apprécie.

— Carlton ? Cela m'étonnerait !

— Non ! Je voulais dire Oscar ! Lui aussi rêve d'être dans vos bras, le taquinai-je. Mais vous n'êtes pas ami avec ce monsieur Carlton ?

— Absolument pas, je pense même qu'il a voulu plaisanter à votre insu. Je vous en prie, Kate, évitez cet homme à l'avenir. Il n'est pas celui qu'il prétend être.

— Très bien mon chéri, lui souriai-je.

— Que… qu'avez-vous dit ?

— Mon chéri. N'est-ce pas ainsi que les couples font ? S'appelant par de doux surnoms.

— Hé bien… oui, pourquoi pas.

Il parvint à replacer son cher ami fait d'os et de ficelle et ferma la double porte de l'armoire. Mais je demeurais curieuse, pourquoi n'appréciait-il pas cet homme ? Lui avait-il causé des ennuis ?

Nous montâmes à l'étage, je pris soin de passer devant, espérant qu'il m'observe avec attention alors que je roulais des hanches sous son nez. Nous allions enfin être seuls après une longue journée, lors d'un repos bien mérité. Si la moindre envie de me faire connaître l'amour pouvait naître en lui, c'était le meilleur moment. Je me tournai vers lui lorsque nous fûmes au salon.

— Mon chéri ?

— Heu oui ?

Il ne semblait pas encore bien habitué à cette appellation, et me donnait l'impression de croire que je m'adressais à quelqu'un d'autre avant de se rendre compte du contraire.

— Avant que je ne prépare le dîner, souhaitez-vous quelque chose ?

— Non rien, merci. Je vais juste lire un moment.

De nouveau, il perdit ses moyens, recula et buta sur le repose pied, tombant assis dans l'épais fauteuil. Parfait ! Je m'approchai, plongeant mes yeux dans les siens, j'adorais la couleur de ses iris, cela ne faisait que raviver mon désir de lui. Je voulais les voir rouler dans leurs orbites de plaisir, faire crisper ses doigts sur les accotoirs, le sentir défaillir, tout à moi. Je m'approchai telle une panthère vers sa proie.

— Je… je ne pense pas que ce serait judicieux. Je vous l'ai dit, je préférerais que…

Pas avant le mariage, avait-il dit. Et d'ailleurs pourquoi était-il si réfractaire ?

— Mon chéri ? l'interpellai-je de nouveau d'une voix douce.

Je me sentais si amoureuse en cet instant que je mourrais d'envie de me glisser entre ses bras. Et d'ailleurs pourquoi n'en aurais-je pas le droit ? Il n'était pas interdit de s'étreindre entre fiancés. Je m'assis en travers de ses cuisses et malgré son air surpris, je me lovai contre son épaule.

— Que… oui ?

— Pourquoi souhaitez-vous donc tant que nous attendions ?

— Kate, c'est vous qui me l'avez demandé !

— Ah !

Mince ! Je n'avais pas lu les réponses que cette chère Katherine lui avait envoyées, je n'en savais donc rien. Il avait mentionné qu'il respecterait une mystérieuse promesse dans ses missives, c'était donc cela !

— Mais c'était avant de vous connaître.

— Je suis flatté, mais une promesse est une promesse. Vous m'aviez parlé de votre grand-mère, de son désir de vous savoir pure lors de votre mariage et que vous respectiez cela.

Quoi ? Kate avait un de ces culots ! Tout le monde savait qu'elle avait perdu sa virginité avec le jeune palefrenier engagé par son père à Noël dernier et que depuis elle n'était pas demeurée sage. D'une certaine façon, hormis l'environnement dans lequel je vivais, je l'étais plus qu'elle. C'était malin. Comment faire marche arrière à présent ?

Chapitre 7. Le docteur va craquer… ou pas.

Je profitai donc de ce moment agréable enrobé de tendresse comme j'en avais rarement eu l'occasion. Je n'avais connu que très peu ma mère et les filles ne m'avaient plus dorlotée depuis la puberté. Il posa l'une de ses puissantes mains sur mon genou, l'autre dans mon dos, me gardant près de lui. Ce n'est que lorsque j'entendis mon estomac crier famine que je quittai ses bras à regret.

— Il est temps de préparer le dîner.

Margaret avait laissé de la viande salée de côté, mais dès demain je devrais également gérer les dépenses du ménage en plus de celles du cabinet et faire les courses. Nous avions convenu qu'elle passerait la journée auprès de sa petite fille afin de me laisser me débrouiller seule.

Je fis donc mijoter un ragoût avec des oignons et des légumes, il restait du pain, de quoi contenter l'estomac de mon adorable docteur.

— Cela sent très bon, fit-il tout en s'installant.

Je remarquai qu'il prenait d'infinies précautions pour chaque mouvement lors de ce repas. Il prit sa fourchette lentement et la porta à sa bouche, me laissa remplir son verre, évitant la catastrophe et s'en saisit sans se presser. À force,

nous parviendrions à contourner ce petit travers, j'en étais certaine. Du moins, si moi-même j'y mettais du mien.

Mais cela me rongeait, je mourrais d'envie de le lui demander.

— Mon James chéri ? Pourrais-je vous demander une immense faveur ?

— Bien entendu.

— Dormez avec moi cette nuit.

Il en rata son verre, je n'avais pas choisi le moment adéquat pour lui exposer ma requête, le liquide rouge tâcha la nappe blanche. Il y avait fort à parier qu'elle serait ruinée après un tel traitement. Mais, conscient du danger potentiel, il n'osa bouger, ni se relever, laissant le liquide tacher son pantalon et couler jusqu'au sol avec un air désolé.

Je me précipitai avec un torchon.

— S'il vous plaît.

— Kate…

— Vous m'aviez assuré que je vous plaisais.

— Et c'est le cas. Là est tout le problème. Vous êtes… si… désirable ! Vous êtes la tentation incarnée.

— Je vous promets que nous ne ferons que dormir, fis-je tout en levant la main droite.

— Et j'ai tant de mal à vous le refuser.

— Alors acceptez.

— Très bien.

Il semblait avoir longuement hésité, tiraillé entre son envie de me garder près de lui et les principes auxquels il tenait tant.

— Merci ! Promis, je serai sage. Du moins, je serai encore vierge demain, lui assurai-je d'un sourire.

Je terminai le nettoyage, tandis qu'il se changeait. Je rêvais de voir se terminer le repas afin de dormir confortablement installée contre son corps chaud et ferme.

Je l'avais précédé dans la chambre, me rafraîchis et passai une chemise de nuit très évasée au cou. Mes épaules dénudées lui offriraient la promesse qu'en tirant un peu sur le col, il pourrait découvrir quelques trésors cachés. J'espérais qu'il soit tenté et apprécie la rondeur de mes seins, que je sois au moins rassurée là-dessus.

Il apparut, ne portant qu'un caleçon long de la taille aux chevilles. Même là-dedans, il était agréable à regarder. Surtout que la nature l'avait pourvu d'un corps bien bâti, d'une pilosité claire lui couvrant le haut du torse. Il contourna le lit alors que je l'attendais, assise sur le rebord et se glissa sous les couvertures. Je l'imitai et vins me blottir comme dans mes rêves les plus fous, il se raidit.

— Vous aviez promis.

— D'être sage et de me réveiller vierge. Pas d'être de glace à vos côtés.

Il eut cet adorable sourire embarrassé.

— Vous me tendez un piège Kate.

— Je ne demande que cela, laissez-moi dormir contre vous.

Il abdiqua, leva le bras et me laissa occuper le creux de son épaule, j'étais aux anges. Lentement, je remontai ma chemise, dénudant mes cuisses puis mon ventre ainsi que mes seins et me pressai contre sa peau. Elle était chaude et agréable. Il prononça de nouveau mon nom.

Ou plutôt le nom de celle qu'il croyait que j'étais.

Mais je me sentais bien, une douce chaleur envahit le creux de mon ventre tandis que sa respiration me berçait doucement. Dans quelques semaines nous serions mariés, mon chéri avait besoin de sommeil pour entamer sa journée demain. Et moi aussi.

Lorsque j'ouvris les yeux au petit matin, il était déjà réveillé. Je pensais me retrouver seule dans un lit tiède tandis qu'il se serait faufilé loin de moi et de mes envies déplacées, mais il était là. Appuyé sur un coude et me regardait. La couverture avait glissé, tout comme le haut de ma chemise de nuit, dénudant le haut de mon corps. Ce ne fut que lorsque je regardai dans sa direction qu'il détourna le regard.

— Bonjour mon chéri, fis-je ravie de son intérêt.

— Je suis désolé, je ne voulais pas vous réveiller.

— De cette façon, il n'y a rien de plus agréable.

Pris de remords, il quitta le lit. J'en ressentis un long frisson de fraîcheur, un manque de lui.

— Êtes-vous fâché ?

— Contre moi, oui.

— Il n'y a pas de mal à nous regarder, je vous désire moi aussi.

Il hésita, tourna sur lui-même comme jaugeant la possibilité de quitter la pièce, d'ajouter quelque chose, d'agir. Je devais le retenir, lui prouver à quel point mes mots étaient sincères. Je me levai moi aussi, fis glisser mon habit de nuit le long de mes bras et le laissai tomber à mes pieds. Il m'observa alors que je me tenais nue devant lui. Scrutant le moindre détail de mon corps, mes seins, mes

hanches, la toison sombre qui ornait le bas de mon ventre. J'en frémis de plaisir. Jamais je n'aurais cru que ce serait si excitant de m'exhiber de la sorte devant lui, dans l'attente d'un geste, d'une caresse. Mais sans que cela ne m'étonne, il fila avant de commettre l'irréparable à ses yeux.

Chapitre 8. L'éjection de Miss Kitty.

Je m'assis sur le rebord du lit, je n'aurais pas dû le provoquer plus encore. Il tenait à sa parole et moi, je ne faisais que lui compliquer la tâche. Ce n'était pas mon rôle de le tourmenter. Mais son regard sur mon corps dénudé, tel une exquise caresse m'avait rendu l'espoir qu'il était prêt à oublier cette fichue promesse.

Lorsque je rejoignis la cuisine, il avait disparu ainsi que l'une des tasses. J'avais réussi à le faire fuir de chez lui, il ne me restait plus qu'à descendre et me mettre au travail.

Très vite quelques patients arrivèrent, rien de trop malheureux. Une visite de routine pour une coupure, un autre rhume, un coup de sabot bien placé. Je plaignais d'ailleurs celui qui en fut victime. Il se tenait courbé de douleur, le visage rouge et aurait sans doute des difficultés à honorer son épouse les jours prochains.

La matinée fut calme et James ne quitta pas son bureau tandis que je remplissais le registre et mettais en place une manière plus personnelle de ranger ses dossiers médicaux. L'ordre alphabétique était idéal, mais je classai également selon le genre.

Peu avant midi, alors que je me réjouissais d'enfin revoir la frimousse de mon adoré, une jeune femme passa la porte. Elle rectifia sa coiffure dans le reflet d'une vitre puis se présenta.

— Dites au docteur que Miss Kitty est là, je vous prie.

Miss Kitty ? C'était exactement le genre de surnom qu'une hôtesse de saloon aurait choisi. Sa robe vermeille, soyeuse ainsi que ses faux bijoux donnaient le change, mais son attitude laissait naître quelques soupçons. J'avais côtoyé ce genre de fille toute ma vie, je pouvais en reconnaître une aussi que l'on pouvait distinguer une nonne déguisée en danseuse de cabaret.

— Puis-je connaître la raison de votre visite ?

— Je viens pour une auscultation, bien évidemment.

— Mais encore ?

— Écoutez, mademoiselle, si je savais de quoi je souffre, je ne serais pas ici. Maintenant, annoncez-moi.

Je n'étais pas dupe et me levai afin d'aller frapper au bureau. J'ouvris et l'aperçus dans son fauteuil.

— Je suis désolé pour ce matin, j'espère que vous ne m'en voudrez pas et…

— Vous avez une patiente docteur, fis-je plus sèchement que je n'aurais dû.

— Oh… heu très bien, faites-la entrer.

— Madame, l'interpellai-je moqueuse.

— Mademoiselle, rectifia-t-elle avant d'entrer.

Je ne savais pourquoi, mais je la trouvais louche. Elle avait l'air très en forme, dans tous les sens du terme. Une poitrine volumineuse, des hanches larges. Il n'y avait plus personne dans la salle d'attente, je posai mon oreille à la porte. La voix

de James était masquée, mais je comprenais la plupart de ses injections grâce à son intonation.

Il devait sans doute lui demander de s'asseoir, lui posant les questions d'usage. Comme il le fit pour moi le premier jour. Le premier jour… Il croyait que ma présence était due à une farce de ses amis qui lui avaient envoyé une… ô Seigneur ! J'ouvris, me sentant bête alors qu'il vérifiait le fond de sa gorge à l'aide d'un bâton plat.

— Oui ? fit-il alors qu'elle émettait un très long son *a*.

— Heu rien, je… je me demandais ce que vous souhaitiez pour déjeuner.

— Les restes d'hier soir me conviendront très bien.

— Parfait.

Embarrassée, je refermai. Non, il n'y avait rien d'inhabituel. Et puis si Miss Kitty, fille de joie ou non avait mal à la gorge, il était normal qu'elle vienne le voir. Excepté que j'entendis un bruit de verre brisé. Il était de nouveau victime de ses maladresses. Alors elle lui plaisait ! Sapristi ! J'écoutai de nouveau, son intonation me rappelait ce premier jour, alors que je tentai de le séduire avec des moyens peu recommandés pour une jeune fille sage. De nouveau j'entrai. Et j'avais bien fait cette fois. Elle l'avait acculé contre son bureau, à demi allongé, elle se tenait par-dessus lui. Si je n'avais remarqué que ses mains plutôt que l'étreinte la repoussait, j'en aurais hurlé.

D'ailleurs, je hurlai !

— Enlève tes sales pattes de mon fiancé !

— Ne pourriez-vous donc pas nous laisser quelques minutes à la fin !

Ne m'avait-elle pas entendue ou se moquait-elle de moi ? J'avançai. Si d'autres auraient réitéré leur demande, pas moi. Elle m'avait très bien comprise. Je la saisis par son chignon et une fois bien en main, tirai de toutes mes forces, l'éloignant de lui.

— Je crois que votre problème vient de vos oreilles, madame !

— Mais laisse-moi, idiote ! J'ai été réglée d'avance, pas question que je….

— Et pas question que je te laisse faire, ouste !

Je la tirai jusqu'à la porte, traversai la salle d'attente alors qu'elle me suivait malgré elle, maintenue par les cheveux. Arrivée dehors je la lâchai. Quelques badauds nous observèrent, surpris.

— Si jamais je te revois ici en bonne santé, ça va barder !

— Mais qu'est-ce…

— Le docteur et moi sommes fiancés ! Rentre bien toi ça dans le crâne. Fiancés !

Elle m'observa les yeux ronds.

— Depuis quand ?

— Je suis arrivée il y a deux jours. Maintenant ouste et va dire à qui t'a payée que ce n'est plus la peine, il a tout ce qu'il lui faut.

Elle ne semblait pas obtempérer, mais j'en avais vu d'autres au saloon de ma tante. Je claquai mon pied au sol dans sa direction, la faisant sursauter puis filer. Elle n'y reviendrait plus et ses copines non plus lorsque cette histoire aurait fait le tour.

Je retournai prestement vers mon chéri, toujours posé sur le bord de son bureau.

— Je suis navré, j'étais en train de la repousser lorsque…

— J'ai vu, ne vous en faites pas. Je ne suis pas en colère contre vous.

— J'espère bien ! Je ne voudrais pas que ce soit le cas après avoir vu ce dont vous étiez capable !

— Pourtant je suis un ange.

— Pas avec vos rivales.

— Ce devait être elle, le véritable cadeau de vos amis.

— Oui, je pense. Et ils ne recommenceront plus, croyez-moi. Vous êtes plus coriace que je ne l'aurais cru. Vous… enfin… je vous avais imaginé du genre à me bouder ou… enfin, je ne sais pas.

— Vous ai-je déçu ?

— Disons que vous avez été très différente que dans vos lettres.

Pour la première fois, plus que des remords, je m'inquiétais. Et s'il se rendait compte de la supercherie ? Je ne voulais pas le perdre.

— C'est la crainte qu'une autre vous mette le grappin dessus.

— Je vois. Je serais jaloux moi aussi si un autre homme vous approchait de manière disons, peu cavalière. Et sans doute capable du pire.

— Je n'en crois rien, vous êtes quelqu'un de si adorable mon chéri.

— Chaque homme possède un passif, parfois un passif bien dissimulé et je… Mais au diable cette retenue Kate, je suis fou de repousser tant l'inévitable. Depuis votre arrivée, je m'efforce de respecter les convenances et de prendre le temps de vous connaître. Mais je crois que je n'ai plus envie d'attendre. Vous venez de me montrer une femme que je ne soupçonnais pas dans nos lettres, et cette femme me plaît infiniment.

Il s'approcha de moi tel un félin, sans équivoque sur ses intentions lorsqu'il entoura ma taille de ses bras puissants. Je mourais d'envie d'enfin connaître la sensation de ses lèvres sur les miennes. Je me haussai à sa hauteur, debout sur la pointe des pieds, profitant également pour palper ce corps qui me tentait tant au niveau des pectoraux et lui dérobai un baiser sonore de débutante.

Il sourit, sa bouche s'empara de la mienne, me faisant fondre. En bonne élève, je me calquai sur les mouvements de ses lèvres, prolongeant ce baiser. Je pus reprendre mon souffle, encore peu habituée, lorsqu'il posa son front contre le mien.

— Qu'importe, je vous aime telle que vous êtes Kate. Tout comme vous m'acceptez avec mes bons et mes mauvais côtés.

— Alors marions-nous au plus vite !

— Vous êtes décidément terriblement pressée, mais soit je capitule. Nous annoncerons nos fiançailles dans deux jours. Mais avant cela…

Il se recula d'un pas et mit un genou à terre, mon cœur s'emballa, et je dus le retenir de la main de crainte qu'il ne s'échappe de ma poitrine.

— Kate… me feriez-vous l'immense honneur de devenir ma femme ?

— Avec plaisir !

Je m'agenouillai et me jetai à son cou, lui dérobant d'autres baisers. Enfin il me l'avait demandé, à moi… enfin presque à moi, mais ce n'était qu'un nom, celle qu'il voulait épouser, c'était bien moi et non cette peste de Katherine. Moi Elisabeth.

Bien qu'il ne prononcerait jamais ce prénom. C'était le prix à payer.

Ce soir-là, alors que je préparai le dîner, James s'empressa de faire courir la nouvelle. Il comptait mandater son cher ami Henry afin qu'il prépare cette petite fête promise dans deux jours, celle de nos fiançailles. Après tout, il lui devait bien cela.

J'avais hâte de rencontrer ses amis les plus sincères, hâte de me lancer dans cette nouvelle vie en tant que madame Whitelaw. Hâte de découvrir l'amour entre ses bras.

Chapitre 9. La bagarre.

Mon James avait quitté son cabinet un peu plus tôt afin d'annoncer la bonne nouvelle et lancer les festivités. Je l'entendis rentrer juste à temps pour le dîner. J'étais prête à servir et demeurai plat en main à l'attendre afin de l'accueillir, mais il ne monta pas directement. Il y avait de l'agitation en bas, plusieurs voix masculines et je reposai mon plat pour écouter depuis le palier.

— Maintenez-lui sa jambe !

Un cri atroce monta, me vrillant le cœur.

— Trouvez-moi des serviettes. Kate ? KATE ! cria mon aimé.

Délaissant le repas, je descendis les marches, en pleine panique. Des traces de sang menaient de l'entrée à l'une des chambres réservées aux patients. Dehors un homme faisait les cent pas, blanc comme un mort. Mes yeux suivirent ce chemin sinistre et j'arrivai, blême moi aussi.

— Kate, ne regardez pas, je vous en prie. Écoutez-moi, apportez-moi de la morphine puis faites bouillir de l'eau.

Je ne pus m'empêcher de porter brièvement mes yeux vers l'homme sur le lit, il se tordait de douleur. Je me précipitai, mis l'eau à bouillir, trouvai la fiole qu'il m'avait demandé et vins la déposer sur la tablette à côté de lui, m'attardant

malgré son interdiction. Seigneur ! La jambe de cet homme était ouverte, les draps imbibés. J'eus un haut-le-cœur et inspirai profondément. J'avais déjà vu de vilaines blessures que ce soit suite à de violents coups ou même le résultat du passage d'une carriole toute entière chevaux y compris sur le corps d'une pauvre femme. Je ne devais pas rendre, je devais être forte.

— Il vous faut autre chose ?

— Préparez-moi du fil et une aiguille.

— Tu penses pouvoir sauver sa jambe James ? demanda celui qui était à sa droite.

Le dernier homme qui les avait rejoints entre-temps ne posa aucune question. Il eut un haut-le-cœur en découvrant la blessure, détourna les yeux et ressortit précipitamment. Visiblement, la vue du sang n'était pas son fort.

Je lui apportai ce qu'il demandait alors qu'il tentait de contenir l'hémorragie.

— Que s'est-il passé ? Un accident ?

— Si seulement…

Il échangea un regard sombre avec son ami, qui préféra détourner les yeux. Je compris qu'ils ne souhaitaient pas en parler devant moi.

J'observai mon fiancé, son visage était des plus sérieux et aucune maladresse ne vint entraver ce moment délicat. Il l'opéra et referma la plaie, je me tenais à son côté, prête à l'assister au besoin. Entre-temps la morphine ayant fait effet, le blessé somnolait, ne se rendant plus compte de grand-chose.

James était vraiment extraordinaire, il avait gardé son sang-froid alors que ses amis étaient prêts à tourner de l'œil. Les mains et les avant-bras en sang il se dirigea vers le broc d'eau et je me précipitai afin de verser de quoi se laver.

— Vous étiez fantastique, fis-je complètement conquise.

— J'ai fait ce que je pouvais, à lui de jouer maintenant. Il lui faudra du temps pour se rétablir. Kate, vous avez été très courageuse. Veillez sur lui un moment, je vous prie. Je dois sortir.

Quelque chose me disait qu'il ne fallait pas, une expression si déterminée marquait son visage, laissant apparaître une ride au milieu du front que je n'avais encore jamais remarquée.

— James ! le rejoignit l'un des trois autres. C'est Carlton, il arrive avec ses hommes.

J'entendis James jurer pour la première fois et lancer sa serviette rougie sur une chaise. Il me saisit par les épaules et me fixa, il parvenait à me faire peur tout à coup.

— Kate, montez à l'étage, éloignez-vous des fenêtres. Quoi qu'il arrive surtout n'approchez pas des fenêtres. Ne regardez pas, ne vous montrez pas. Je… je suis désolé.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas un spectacle pour une femme de votre qualité.

Je n'y comprenais plus grand-chose, en quoi était-il mêlé ? Je fixai les autres, ils évitèrent tous mon regard et le suivirent dehors.

Je n'aimais pas la tournure que prenaient les événements et malgré que je fusse censée représenter la future parfaite petite épouse, je ne pus lui obéir et me cacher alors qu'il allait sans doute au-devant de graves ennuis. Pourquoi se serait-il excusé sinon ?

La femme de qualité que j'étais soi-disant avait déjà vu bien des choses. S'il savait. Je me tins dissimulée dans l'embrasure de la porte et observai en silence.

— Je sais qu'il est là, lança ce fameux Carlton.

— Il a été blessé, j'ai fait mon travail. Si tu as le moindre grief contre cet homme, va voir le shérif. En attendant, il ne bougera pas d'ici.

— C'est ce qu'on va voir !

Carlton sortit son arme, imité par ses comparses, visant James en priorité. Ce genre de scène, j'avais pu y assister tant de fois devant les portes du saloon de ma tante, un duel. Un duel à mort et James n'était même pas armé ! Il ne comptait tout de même pas me le tuer ! Pas si froidement, pas parce qu'il avait fait son travail ! Ce n'était pas possible !

Les sbires à la mine patibulaire armèrent le chien de leur arme dans un cliquetis lugubre. Cette situation résonnait en moi comme un souvenir pas si lointain, raison de ma fuite pour Baker City. N'était-il pas possible de vivre en paix quelque part, sans ce genre de personnage capable de tout ? Surtout du pire. Je savais de quoi il pouvait être capable sans vraiment le connaître, juste ce sourire, ce regard qui en disaient long. Je suis le maître de cette ville, j'en ai décidé et quiconque voudra soutenir le contraire finira au cimetière.

— Oh mais que vois-je donc ? sourit-il dans ma direction, tel un carnassier. La future madame Whitelaw, charmante personne. Avancez donc, j'aimerais tant pouvoir vous contempler d'un peu plus près.

Que devais-je faire ? Désobéir à mon chéri ou lui éviter d'être abattu ? Je n'eus pas à me décider bien longtemps, mon James se jeta sur lui et le frappa en plein visage.

— Touche-la et je te tue !

Je lus de l'étonnement sur les faces de ses ennemis, puis ils le mirent en joue.

— N'en faites rien ! cria Carlton en s'essuyant le coin de la bouche, du sang sur le dos de sa main.

Il me toisa tout en ajoutant.

— Nous nous reverrons, mon ami.

Chapitre 10. Les fiançailles.

Malgré cet épisode, la soirée de fiançailles fut organisée deux jours plus tard dans la boutique de Henry, le barbier de la ville. Mis à part les lourds fauteuils qu'il ne put déplacer, il fit place nette et décora l'intérieur de son établissement de guirlandes en papier. Une grande table au centre accueillait divers plats préparés par les épouses de ses amis tandis qu'un tonneau de bière avait été apporté depuis la réserve du saloon. Apparemment, son ami avait vite fait mais bien fait les choses et chacun s'était cotisé pour nous offrir une soirée agréable.

J'arrivai, fière, à son bras et fus présentée, complimentée, félicitée. Henry, un peu confus, s'excusa de m'avoir envoyé Miss Kitty en guise de cadeau. Je ne lui en voulais plus depuis longtemps. Louis, bien que marié me proposa de l'épouser si jamais je ne voulais plus de mon fiancé, et se prit un coup de sa femme avant de rire de bon cœur. Steven nous présenta ses jumeaux, du moins avant que ceux-ci ne disparaissent dans un coin de la salle, ainsi que les probables suivants que son épouse attendait.

Je décelai dans chaque regard une petite inquiétude commune toutefois.

Je n'avais jamais été très amatrice de bière, bien qu'il s'agît de la boisson que j'avais le plus servi dans ma vie avec le whisky. Je me désaltérai d'un bon jus de

pommes du pays et dévorai une part de tarte, observant amoureusement mon fiancé discuter et rire avec ses amis. Tandis que leurs épouses en faisaient de même autour de moi.

— Est-ce vrai que vous avez renvoyé cette Miss Kitty d'un bon coup de pied dans le fondement ? s'amusa l'une d'elles.

— Non, mais j'étais à deux doigts. Je l'ai attrapée par le chignon et direction la sortie.

— Vous savez qu'elle siffle les hommes devant le saloon ? Il lui arrive de le faire avec mon Louis lorsqu'il rentre du travail. Heureusement, il sait de quoi je suis capable, jamais il n'oserait, fit une autre.

— Vous avez de la chance Kate, James est un homme si loyal.

— Et Samantha disait de lui qu'il était terriblement coquin au lit, rit une troisième avant de blêmir tout en masquant sa bouche d'une main. Désolée, je… je n'aurais pas dû dire ça.

— Ne vous inquiétez pas, je suis au courant pour son ancienne fiancée.

— Et pour ses…

— Chut ! la fit taire la femme de Louis.

— Ses maladresses ? achevai-je. Oui, je n'ai pas pu y échapper et cela ne m'ennuie pas du tout. Il y a bien pire comme défaut croyez-moi.

Elles s'observèrent, un air de soulagement les faisant soupirer au même moment.

— James est notre meilleur médecin, s'il venait à déprimer ou même quitter la région, nous serions bien dépourvus. Il a déjà tant sur les épaules en plus de sa clinique.

— Ah ? Quoi d'autre ?

— Il nous protège !

La porte s'ouvrit, leur coupant la parole. Des retardataires sans doute, tous se turent et se tournèrent vers Carlton et ses deux acolytes venant d'entrer.

L'une des dames chuchota juste ces derniers mots : de lui !

Un silence de plomb s'abattit sur la salle, les sourires se fanèrent, les jumeaux turbulents qui de toute la soirée n'avaient daigné obéir et demeurer sagement près de nous, accoururent dans les jupes de leur mère. Carlton sourit et prit la parole.

— Je vous en prie, ne vous dérangez pas pour nous. Nous venons juste féliciter les fiancés et boire un petit verre en leur honneur.

En quelques pas, James traversa la pièce et vint se placer devant moi.

Son ancien ami lui aussi s'avança et lui tendit la main comme s'il ne s'était rien produit deux jours auparavant. Malgré son sourire factice, ses yeux étaient de glace.

— Merci monsieur Carlton, ce fut un plaisir de vous avoir eu parmi nous, lui lança mon fiancé. À présent, la porte est là.

J'avais déjà vu ce genre de regards des centaines de fois, cela n'annonçait rien de bon lorsque deux hommes se fixaient de la sorte, surtout s'échangeant de fausses mondanités. Par réflexe, je repérai les issues, les bouteilles et la chaise à proximité. Et mon regard tomba sur les gamins ainsi que leur mère enceinte, ils ne pouvaient se battre ici, il y avait bien trop de risques.

Mon James, si serein d'habitude, avait la mâchoire crispée. Je ne l'avais jamais vu aussi en colère, une veine apparente à sa tempe étant la preuve qu'il était à cran.

— J'ai l'impression que tu me chasses mon ami.

— Nous ne sommes plus amis.

— Rivaux alors ? fit Carlton sur le ton de la plaisanterie. Il est vrai que je tenterais bien ma chance avec ta charmante fiancée. Peut-être lui plairai-je plus que toi et tes deux pieds gauches.

— Sors d'ici. Immédiatement.

Personne ici n'osa lever le petit doigt ou même prononcer le moindre mot, je pariai même que plusieurs songeaient à filer en douce. Si Carlton possédait une apparence de gentleman, ses compagnons avaient tout d'une paire de bandits. Sales, mal rasés et exhibant franchement leur révolver à la ceinture.

— Et surtout ne t'approche jamais de Kate.

— Ah oui ? Et que feras-tu, abruti !

L'homme bouscula James, me saisit la main et me tira vers lui, je n'eus pas le temps de réagir que j'étais contre son torse. Pire encore, il pressa ses lèvres sur les miennes. J'entendis un murmure parcourir la salle, m'en dégageai et le giflai pour son geste ! Mais il était fou !

Un soupir de terreur envahit la salle finissant en apnée générale.

Je fus tirée vers l'arrière, James se plaçant de nouveau entre nous avant de le frapper à la mâchoire. Tous s'écartèrent contre les murs, les femmes en priorité, je me mis moi-même devant la future maman.

Les deux hommes ne tardèrent pas à s'en mêler, trois contre un ! Bande de lâches. Et nul ne vint prêter main forte à mon amour. Pourtant il s'en tirait plutôt bien. Il visa l'entrejambe de l'un, le calmant aussi sec avant de viser le nez du second et se reporter vers son ennemi.

Celui-ci n'hésita pas à lui mettre une terrible droite qui le fit reculer et frapper l'une des tables du dos.

— James chéri ! m'écriai-je.

Le premier malfrat ayant lâché ses parties intimes revenait vers lui, je me saisis d'une chaise et le frappai de toutes mes forces. On ne touche pas à mon James, pas dans le dos ! J'avais l'habitude des bagarres de bar, surtout comment esquiver les coups et les objets volants, comment mettre K.O. un homme le plus rapidement possible et puisque la chaise l'avait à peine ralenti, il eut droit à la bouteille. Celle-ci se brisa sur son front, l'assommant. Un de moins !

James, perturbé par ce qui se passait de mon côté, fut frappé en traître et vola dans le groupe formé par ses amis, ils amortirent sa chute malgré eux.

Carlton récupéra son chapeau tandis que son acolyte relevait son collègue.

— Ce n'est que partie remise. Chère future madame Whitelaw, nous aurons le plaisir de nous revoir.

Il me tira prestement, je tentai de me dégager, il me glissa dans l'oreille avant que mon aimé n'ait le temps de réagir de nouveau.

— Tu viendras à moi de ton plein gré ma jolie. Sinon tu seras veuve le jour même de tes noces. Ce jeu a assez duré entre lui et moi.

Il me lâcha et repartit comme il était venu. Tous reprirent des couleurs. Un couple s'empressa de nous saluer et de partir, suivis par d'autres. La fête était gâchée. Je me précipitai vers mon beau docteur.

— Comment vous sentez-vous ? Vous avez mal ?

— Rentrons.

Je lui pris le bras, l'aidai à se redresser et nous rentrâmes au plus vite à la maison. Il verrouilla la porte de la clinique, vérifia toutes les fenêtres avant de réitérer à l'étage.

— Tous semblent avoir peur de ce Carlton n'est-ce pas ?

— Et ils ont raison. Carlton est un malade, il est dangereux. Depuis son arrivée ici, il a tué deux shérifs et fait pendre un troisième. Celui actuellement en place est à sa botte. Il soudoie la plupart des commerçants ici, les obligeant à lui payer un service de protection. Mais qu'ils viennent à refuser et il brise leurs vitrines, terrorise leur femme, saccage la marchandise.

— Et pourtant vous lui avez tenu tête. Vous êtes…

Merveilleux, allais-je ajouter !

— … un abruti, acheva-t-il. J'aurais dû le tuer.

— Mais vous avez prêté serment. Vous ne pouvez tuer alors que vous avez juré de sauver des vies c'est cela ? Vous n'y êtes pour rien.

— Il n'y a pas que cela. Je n'aurais jamais dû vous mêler à cela, je le regrette.

Je m'assis, il avait l'air si affecté que j'en avais le cœur brisé. Nous étions donc au cœur du même dilemme qu'à New-York.

— James ? Pourquoi m'avoir fait venir ? Vous saviez que cela se finirait ainsi ?

— Non, bien sûr que non ! Je n'aurais jamais imaginé qu'Edward en arriverait là. Je ne savais pas que je vous exposerais à un tel danger. J'ignorais que j'allais épouser une femme telle que vous. Pourquoi une femme aussi séduisante que vous souhaitiez vous marier par correspondance ? Je suis certain que vous auriez trouvé un excellent parti, surtout dans une ville comme New York.

À cela, je ne savais que répondre. Pourquoi la véritable Kate s'était-elle lancée dans cette aventure ? La connaissant, par jeu, simplement pour occuper ses soirées trop tranquilles et se vanter ensuite auprès de ses amies qu'elle disposait d'un homme prêt à tout pour elle, je soupirai.

— Vous me flattez et je ne sais que vous répondre, James. Excepté que je ne regrette pas d'être venue, vous êtes l'homme idéal à mes yeux.

— Idéal, reprit-il sèchement tout en se levant. Si Carlton est ici, c'est entièrement de ma faute. S'il escroque les commerçants, abat froidement les réfractaires, terrorise les femmes et les enfants, c'est uniquement de ma faute.

— C'est pour cela que vous semblez si affecté ? Il a mentionné que vous étiez amis, est-ce vrai ?

— C'est vrai, je l'ai connu il y a longtemps. Lorsque je vivais avec mon père.

— Vous m'avez peu parlé de cette époque dans vos lettres.

— C'est loin tout cela. Il était dans l'armée, j'ai perdu ma mère très tôt et je le suivais dans ses déplacements. Il m'a appris à me battre, à tenir une arme, à faire face à quiconque. J'ai connu Edward avant de débuter mes études en médecine, nous étions amis, comme frères. Et lorsque je me suis installé ici, je l'ai invité à m'y rejoindre. Entre-temps, il avait incroyablement changé.

— Alors vous n'y êtes pour rien ! lui assurai-je.

Mais rien ne semblait lui ôter ces regrets. Quant à moi, je sentais peu à peu que le piège se refermait sur lui, de ma faute. Carlton avait trouvé en moi un moyen idéal de faire pression sur James. Tôt ou tard, mon fiancé serait contraint de lui faire face de nouveau et, cette fois, les conséquences pourraient être terribles.

Chapitre 11. Nuit d'amour.

Cette nuit-là, je ne parvins pas à m'endormir, j'observai un long moment le visage de mon amour dans la pénombre. Et s'il le tuait ? Cette idée me fit frémir et monter les larmes aux yeux, j'avais trouvé l'homme idéal, je ne voulais pas le perdre. Je voulais vivre avec lui, l'aimer de toutes les façons, lui donner des enfants. Je voulais son bonheur, et non sa perte.

Les noces étaient prévues pour dans une semaine et la sentence de ce Carlton sonnait en moi comme une fatalité. Si j'en parlais à James, il irait le voir et risquait d'être tué. Si je me donnais à lui, il serait humilié et notre serment serait caduc, comme notre vie basée sur le mensonge que je lui avais servi, une traîtrise ignoble. Quoi qu'il arrive, j'allais le perdre…

J'allais le perdre !

Non !

Je devais le sauver, quitte à renoncer à cette union.

Le lendemain, je préparai le petit déjeuner avant que n'arrive le premier patient, un vieillard très matinal. Je prévins mon amour que je devais sortir quelques minutes pour me rendre au bureau des Postes et du télégraphe.

— Vous attendiez une lettre ?

— Non, ne vous inquiétez pas, je vais… je vais juste envoyer de mes nouvelles à mes parents, mentis-je encore une fois, la mort dans l'âme.

Je devais tenter quelque chose pour empêcher cela. Il me fallait trouver un moyen de détourner Carlton de James, de lui donner une autre cible. Ensuite, je partirais. James finirait par découvrir la vérité, et je ne pouvais pas lui imposer davantage.

Les jours s'écoulèrent trop rapidement, nous étions à la veille de l'enterrement de vie de garçon et je me blottis contre lui. Et si mon plan venait à échouer, je ne voulais pas le quitter, je n'en aurais pas le choix. Avant cela, je voulais au moins connaître l'amour dans ses bras. Lui laisser un peu de moi. Garder un peu de lui.

— James ? susurrai-je dans l'obscurité.

— Oui ma chérie ?

— Je vous en prie, cette fois, ne dites pas non.

— Que voulez-vous dire ?

Je m'assis sur lui et laissai ma chemise de nuit glisser le long de mes épaules. Il sourit, fasciné par le spectacle que je lui offrais.

— Kate… nous allons nous marier après-demain. Vous étiez pourtant bien sage. Ne pouvons-nous pas attendre encore un peu ?

Je posai doucement mes mains sur ses joues.

— J'ai attendu si longtemps, James. Je ne veux plus attendre.

Il me contempla un instant, puis m'attira contre lui et m'embrassa avec une tendresse qui bientôt se mua en passion.

Ses mots me revinrent alors en mémoire :

Je vous ferai découvrir mille délices uniquement de mes lèvres, goûterai à votre peau, sans omettre la moindre parcelle, jusqu'à vous mener sur les rivages du plaisir.

Je souris contre ses lèvres. Il n'était plus question de promesses écrites sur du papier. Cette nuit, c'était lui, mon James, qui me les faisait découvrir.

Je m'abandonnai à ses bras, heureuse de connaître enfin cet amour dont j'avais tant rêvé.

Je m'éveillai le lendemain, anxieuse vis-à-vis de cette fin de journée et tâchant de ne rien lui montrer. Cette nuit avait été magnifique, à la hauteur de tous mes espoirs. James, pourtant très à cheval sur l'heure d'ouverture de la clinique, me tira sous lui et couvrit mon cou de baisers.

Je le savais, j'étais amoureuse de cet homme. Passionnément. Je l'avais connu intimement et j'en aurais redemandé s'il ne nous fallait être raisonnables.

Il était convenu que le cabinet n'ouvre qu'en matinée et qu'il s'éclipse ensuite afin que je puisse recevoir mes amies. L'employé du télégraphe frappa à la porte.

— J'ai une lettre pour le docteur, mademoiselle. Et, si cela ne vous dérange pas, j'aurais également besoin qu'il examine ma gorge. Elle me gratte depuis hier.

— Entrez donc, il ne reçoit personne pour le moment.

Je le fis entrer. Que cette vie que j'avais à peine goûtée allait me manquer, terriblement me manquer. Qu'allais-je devenir ? Je ne préférai pas y songer. Le

temps passa, le petit déjeuner se fit en silence. Et James ne souffrit d'aucune maladresse, ce qui décupla mes regrets.

— Promets-moi, pas de fille de petite vertu, lui demandai-je lorsqu'il s'apprêta à rejoindre ses amis.

— Est-ce pour cette raison que tu t'es donnée à moi hier soir ? Tu comptais m'épuiser pour le cas où Miss Kitty apparaîtrait ? plaisanta-t-il. Tu peux me faire confiance, comme je te fais entièrement confiance. J'ai raison n'est-ce pas ? Tu ne me caches rien ?

Il se fit plus sérieux, plongeant un regard insistant dans le mien avant de me gratifier d'un doux baiser et de quitter la maison. Je soupirai, l'observant s'éloigner de dos avant d'entrer et de monter à l'étage. J'observai la pendule, le train ne tarderait plus à arriver, mon cœur se serra jusqu'à me faire mal.

Chapitre 12. Révélations.

Ces dames arrivèrent toutes ensemble, chacune portant un présent que j'ouvris en leur compagnie. Les remerciant ensuite de leur si gentille attention, je me plaisais tant ici à Baker City. J'y avais trouvé l'amour et commençai à me faire des amies. J'espérais tellement pouvoir y demeurer mais ce que j'avais enclenché afin de protéger l'homme de ma vie ne me le permettrait pas.

Je répétai fréquemment mes œillades à la pendule, il devait être arrivé à cette heure et sans doute logé au saloon. Le soir arrivait, alors que ces dames étaient occupées à la cuisine, je m'éclipsai sans mot dire dans le bureau. Quoi qu'il arrive aujourd'hui, je ne voulais pas que mon James pense que je l'avais trahi avec son pire ennemi, qu'il connaisse la vérité, que je lui confirme mes sentiments ainsi que mon souhait de le préserver et non le tromper.

Je pris sa plume, son encrier et ouvris le tiroir afin d'en sortir une feuille de papier. J'y découvris une lettre.

Une lettre de la véritable Kate. Une seule, datée de quelques jours plus tôt. Celle qu'il avait dû recevoir ce matin par l'employé du télégraphe. Je la pris, tremblante, et la dépliai, certaine que ce que j'y lirais ne me plairait pas.

Mon cher et tendre James chéri. Je suis si désolée de ne pas vous avoir donné de nouvelles depuis un moment, ni même de date pour ma venue. Mais rassurez-vous, je serai votre avant la fin de cette saison, sachez que…

Je lâchai le feuillet qui tomba à mes pieds. Ainsi il savait ! Il ne m'avait rien dit. Ne m'avait fait aucun reproche ni réclamé quelconque explication. Mon James, mon amour. Il savait et pourtant n'avait rien annulé. Alors il m'aimait, moi.

Cette nouvelle me fit tant de peine que de bonheur. Il m'aimait et j'allais le quitter.

Je pris mon châle et me glissai derrière ces dames, sortant en silence. Les avertir aurait compliqué les choses et elles m'auraient sans doute retenue, songeant à tort que la jalousie qui me poussait à aller surveiller mon fiancé.

Je me glissai le long des bâtiments, me pressant. Carlton était sûrement au saloon, je courus presque afin d'y parvenir plus rapidement. Je le remarquai dès que j'entrai. Il était au bar et se tourna lorsqu'il remarqua que d'autres m'observaient. Je m'approchai, scrutant la salle.

Il sourit d'un air victorieux, certain que je venais m'offrir à lui comme il l'avait ordonné, qu'il pourrait humilier mon fiancé après cela, se vanter de m'avoir couchée dans son lit.

— Me voici.

Il passa un bras à ma taille et se pencha, léchant mon cou. Je serrai les dents, dégoûtée par cette attitude et songeai à autre chose. Les filles m'avaient enseigné

cela, lorsqu'un client peu courtois ou dégoûtant les choisissait, penser à autre chose de plus agréable et s'armer de patience.

S'écartant à peine, il commanda à boire.

— Whisky !

Je détestais le whisky ou même n'importe quel alcool brûlant mais je bus celui-ci d'une traite. Si ma lettre n'était pas arrivée à New York si celui que j'avais invité n'était pas arrivé, j'allais réellement finir dans son lit et les conséquences seraient désastreuses.

Je pensais sincèrement que James ne viendrait jamais au saloon, lieu où il croiserait immanquablement des femmes prêtes à lui faire passer un bon moment avant de se lier à moi, pourtant il passa la porte. Je vis immédiatement que cela n'était pas son intention, ses yeux étaient bandés et il fut poussé par ses amis, trop heureux de l'amener ici malgré toutes mes suppliques.

Et lorsqu'il se rendit compte du lieu où il se trouvait, qu'il ôta le foulard de devant ses magnifiques yeux bleus et qu'il m'aperçut corps contre corps avec son pire ennemi, ce fut le drame.

Le rire de Carlton brisa le silence qui s'était abattu sur la salle, même le pianiste n'avait osé poursuivre son morceau engageant. Baker City n'était pas une grande ville, ici tout le monde se connaissait et tous savaient que cela allait mal finir.

— James… pardon, chuchotai-je dépitée qu'il assiste à cela.

— Kate ! Ou quel que soit ton nom. À quoi joues-tu ?

— Je suis désolée mon amour ?

— Mon amour ! Est-ce un mensonge cela aussi ? Qu'est-ce que tu attendais de moi ? Carlton étais-tu derrière tout cela ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles mais cela commence à m'amuser follement.

Il me lâcha et je me reculai de cet homme, revenant vers le mien.

— J'ai reçu une lettre de la véritable Kate ce matin ! fit-il en haussant le ton.

— Je suis désolée James, il faut me croire, je t'aime.

Il baissa les yeux, détourna la tête, ne me croyant plus. C'en était trop. Mes mensonges et maintenant cela. Je l'avais perdu.

Une boule de chagrin me prit à la gorge, bien que j'eusse prévu une fin sinistre, je n'étais pas prête à cela. Carlton profita alors de l'occasion pour l'humilier un peu plus, me tirant contre lui, je tentai de m'en défaire lorsqu'une voix tonna à travers la pièce, provenant de l'escalier menant aux chambres. Cette voix me glaça les sangs.

— Elizabeth Thatcher, enfin je te retrouve ma chérie. Et toi sale cafard, lâche ma fiancée.

Tous les regards se portèrent sur le géant qui venait de parler. Un géant tant par la taille que par la musculature, l'homme le plus dangereux et le plus borné de New York, celui qui depuis des mois me harcelait afin que je devienne sa femme : Robert Styles. Le boucher, le géant, la brute, tous ces qualificatifs lui allaient à merveille. C'était à lui que j'avais écrit. Je lui avais laissé entendre que j'étais enfin prête à accepter ses avances et lui avais donné rendez-vous ici même, aujourd'hui. Je savais qu'il viendrait, persuadé que j'avais finalement cédé. Pour débarrasser Baker City de Carlton, quoi de mieux que de faire venir

son alter ego ? Mais je savais alors que je devrais fuir dès que c'en serait terminé. Il ne me laisserait jamais en paix.

Mais à aucun moment, je n'avais prévu que James serait présent, risquant sa vie.

Celui-ci m'observait complètement perdu, un second homme dans ma vie, il ne devait rien y comprendre, imaginer le pire. Mais je devais terminer ce que j'avais commencé.

— Pour qui te prends-tu à me donner des ordres ? lança le malfrat local.

— On voit bien que tu ne sais pas à qui tu as à faire.

Robert descendit les marches, confiant et s'avança vers nous. Je le connaissais trop bien pour savoir exactement ce qui allait se passer, j'anticipai.

— Non Robert, je vous en prie, ne le tuez pas ! Nous nous aimons, nous allons nous marier !

— Quoi ! entendis-je en chœur.

Les trois hommes ayant prononcé ce mot au même moment, chacun dans une intonation différente. Bouleversée pour mon James, étonnée pour cette crapule de Carlton, emplie de colère pour Robert.

Je lançai un regard vers mon réel amour, il ne devait pas rester là. Ses amis ayant compris plus rapidement que lui se reculèrent, tâchant de l'entraîner avec eux mais il se débattit et refusa de bouger. Le pianiste s'esquiva à quatre pattes, se dissimulant sous l'escalier, le serveur plia les genoux et disparut lentement derrière le comptoir, les clients filèrent en courant, bousculant James au passage.

Il ne restait plus que nous quatre.

— Kate ? Elisabeth ? Que…

— Docteur, tout va bien, ne vous en mêlez pas. Vous pouvez rentrer chez vous, je reste avec mon amant.

— Votre…

— Allez ! Sortez ! criai-je à bout de nerfs. Ne restez pas là !

— Amant ! tonna Robert sortant son arme. Ton amant !

Carlton, dans un même mouvement sortit le sien, le mit en joue et n'hésita pas à tirer. Je me jetai au sol, sentis un corps se coucher sur moi tandis que plusieurs détonations s'en suivirent. Je sursautai à chacune d'elles.

Cela sembla bien plus long que cela ne dura réellement, je me relevai lorsque James, venu à mon secours et me protégeant de son corps malgré qu'il pensât que je l'avais trahi se redressa. L'odeur de la poudre piquait au nez, les deux hommes étaient toujours debout face à face.

Ils s'étaient ratés, et ce à quelques mètres seulement !?

Non, la chemise de Carlton était rougie de son sang, trouée de quatre balles, celle de Robert une de plus en pleine tête. Ils vacillèrent sur place un instant puis tombèrent tous deux.

Le shérif ainsi que ses hommes arrivèrent à cet instant, alertés par les clients, il inspecta les corps.

— Drôle de duel en face à face.

Je n'en espérais pas tant mais j'avais réussi, ils étaient morts. Mon James n'aurait plus à craindre Carlton, ni personne d'autre d'ailleurs. Et Robert ne me causerait plus de nuits blanches.

— Ils se sont entretués. Il n'y a rien d'autre à constater. Allez prévenir le croque-mort, déclara l'homme de loi.

Le shérif, qui avait jusque-là fermé les yeux sur les agissements de Carlton, semblait soudain bien pressé de classer l'affaire.

Je me tournai enfin vers mon amour.

— Tu m'as protégée, malgré tout, tu as risqué ta vie pour moi.

— Je n'aurais pas pu… je ne veux pas te perdre. Qui que tu sois et quelle que soit la raison pour laquelle tu es venue à moi. Mais ce que j'ai vu… et entendu… Je n'y comprends rien.

— Laisse-moi t'expliquer, sans mensonge cette fois. Mon nom est Elizabeth Thatcher. Il y a quelques semaines, j'ai récupéré les lettres que tu avais adressées à Kate. Je les ai lues et je suis tombée amoureuse de cet adorable inconnu qui les avait écrites. Puisqu'elle ne voulait plus se marier, j'ai décidé de prendre sa place. Je voulais tant te connaître.

— Et pourquoi n'avoir rien dit ?

— Ce n'était pas moi que tu attendais mais une jeune fille de bonne famille à laquelle tu avais tant promis.

Il cligna des yeux et assimila peu à peu mes aveux.

— Donc tu t'appelles… Elisabeth.

Il répéta mon prénom, un timide sourire apparut, cela me fit l'effet d'un cataplasme sur mon cœur meurtri. Mais il était encore trop fade pour complètement me rassurer.

— Je t'ai caché bien des choses c'est vrai, mais je ne t'ai jamais menti sur mes sentiments, il faut me croire ! Je voulais te sauver, empêcher Carlton de te tuer, il m'avait menacé de le faire si…

— Tu veux dire qu'il t'a forcée à le retrouver au saloon ?

— Mais évidemment ! Jamais je n'y serais allée sinon.

— Et cet homme ? L'autre, celui qui se disait ton fiancé ?

— Robert Styles, il me poursuit depuis des mois, il fait chanter ma tante ainsi que toutes ses filles pour que je finisse dans son lit mais j'ai toujours résisté.

— Ta tante et ses filles ?

— Cela aussi, il faudra que je t'explique, je ne suis pas la fille d'un négociant de New-York. Je n'ai même jamais connu mon père, tandis que ma mère…

J'étais essoufflée par toutes ces explications et freinai, à bout de souffle.

— Je suis désolée James, désolée de t'avoir menti. Mais lorsque j'ai lu tes lettres… je suis tombée amoureuse de toi à travers elles. Tu étais mon salut, la seule façon d'échapper à Styles tout en vivant aux côtés d'un homme idéal.

— Je n'ai rien d'idéal pourtant.

Il resta silencieux un long moment, les yeux posés sur moi. Je ne savais pas ce qu'il pensait, ni s'il pourrait un jour me pardonner.

— Elizabeth, répéta-t-il doucement. C'est donc ainsi que tu t'appelles vraiment.

Il esquissa un sourire, mais son regard demeurait grave.

— Tu m'as caché une partie de ta vie, et je ne peux pas prétendre que cela ne me blesse pas. Mais je comprends mieux, maintenant, pourquoi tu es venue jusqu'ici. Et je sais surtout que tu m'aimes.

Je me jetai à son cou, lui affirmant qu'il était l'homme idéal à mes yeux. James glissa son index sous mon menton et me fit relever les yeux vers lui.

— Alors tu ne m'en veux pas ?

— Un peu, mais je tiens trop à toi. Qui que tu sois, tu m'as immédiatement charmé, tu as accepté mes travers, tu prends soin de moi. Et la décence me souffle d'éviter de citer d'autres arguments tout aussi convaincants, sourit-il.

Enfin il déposa un tendre baiser sur mes lèvres, je me serrai contre lui.

Chapitre 13. Le mariage.

Je n'en croyais pas mes yeux, le petit temple de Baker City était plein à craquer. Si, ce matin, presque personne n'avait assisté aux enterrements de ces deux brutes, Edward Carlton et Robert Styles, la notoriété de mon bon docteur Whitelaw n'était plus à faire.

Les dames et épouses de ses amis m'avaient tenu compagnie afin de me préparer. Vêtue d'une immense robe blanche à l'aspect satiné et de dentelles, j'étais enfin prête. Ma tante aurait pleuré de me voir ainsi, même si elle ne l'aurait jamais avoué.

Quant à moi, il me tardait de lui écrire pour tout lui raconter. Enfin, presque tout.

Je relevai mes jupons et montai dans une voiture, il y aurait la cérémonie, puis un banquet organisé devant l'école et ensuite… ensuite… il me tardait déjà. Mon bel amour avait préféré disparaître la veille en fin d'après-midi pour ne pas risquer d'attirer le mauvais sort, selon lui. Les rues étaient pratiquement désertes vu l'évènement qui secouait notre petite ville.

Je m'avançai dans l'allée, seule mais souriante, ne quittant pas des yeux mon incroyable fiancé, rasé de près sans la moindre égratignure cette fois, pris place

devant le révérend et oubliai d'écouter son discours. Seul le moment où je lui dirais *oui* comptait.

Alors que l'orgue entonna la marche nuptiale et que, dénommée enfin comme il se devait madame Elisabeth Whitelaw, nous nous dirigeâmes vers la sortie. La double porte s'ouvrit, laissant entrer un large faisceau de lumière en même temps qu'une silhouette. Décoiffée par un long trajet, rougie par le soleil, Katherine Jones ouvrit des yeux ronds alors que nous tombions nez à nez.

Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre et hurler.

— Qu'est-ce que ceci !

— Mon mariage, lui fis-je.

À mon bras, James me questionnait du regard. Heureusement que je lui avais tout dit sur les plans de cette chipie.

— Votre mariage avec MON fiancé ! s'exclama-t-elle en prenant l'assistance à témoin. Lorsque je suis arrivée et voyant qu'il n'y avait personne pour m'accueillir, j'ai rejoint immédiatement votre cabinet, mon cher ami et c'est là que l'on m'a dit ce qui se passait. Cette femme n'est PAS Katherine Jones puisque c'est moi !

— Je le sais parfaitement, lui répondit-il sans se démonter. C'est Elizabeth que j'ai épousée aujourd'hui, et j'en suis très heureux.

— Mais… et nos promesses ? Et nos lettres ?

— N'avez-vous pas reçu ma dernière lettre ? Celle dans laquelle je vous annonçais que, puisque vous étiez fiancée à Herbert, je considérais nos propres fiançailles comme rompues ? Étrange… Le courrier est habituellement plus rapide.

— Ce n'était qu'une lubie, rien de plus. Oh James, je ne vous savais pas si cruel !

Pour un peu, je me serais laissée prendre à ses fausses larmes de jeune fille en détresse, hormis que ses yeux restaient bel et bien secs.

— Ce qui est cruel, c'est de se dire que l'on n'épousera jamais le plus courageux et le plus intelligent des gentlemen de cette ville. Un sinistre banquier pas trop regardant sur le caractère mesquin de son épouse, tout au plus.

Avais-je été méchante ? Cela me fit pourtant un bien fou et Kate nous laissa passer sans rien ajouter. Aux dires de tous et selon les lettres de ma tante, elle serait rentrée à New York puis elle aurait épousé un autre banquier.